VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 1 SEPTEMBRE 1914 NUMERO 16

LA LIBERTE

DIEU ET MON DROIT

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

OH! CES JESUITES!

Oui, tous nos journaux—du Manitoba comme du reste du Canada—sont dans le pétrin, dans le plus épais des pétrins, quand ils discutent des causes de la guerre. Ce ne sont ni les rivalités de races, de nationalités, ni les idées d'expansion et de conquête de l'empereur allemand, ni ses procédés guerriers en marge du code militaire qui ont poussé toutes les puissances d'Europe à la grande guerre d'aujourd'hui. Des esprits naifs et faibles ont pu le croire. Qu'on se détrompe; l'heure de la désillusion a déjà sonné. Et comme il convenait, en ce pays, c'est de l'astre orangiste que nous est venu ce foudroyant rayon de clarté qui découvre au monde stupéfié de sourdes menées et de terribles pouvoirs occultes et homicides.

* * *

Que ceux de nos lecteurs qui, par ce temps de crise, peuvent se priver d'une pièce de cinq centins veuillent bien l'affecter à l'achat du *Patriot* du 21 août dernier. Nous leur garantissons qu'ils y trouveront plus de plaisir et de lumière et de renseignements que dans tout extra publié jusqu'ici par le *Telegram*, le *Free Press* ou le *Tribune*. Le *Patriot* est un organe orangiste, fondé pour défendre notre gouvernement provincial contre les attaques de l'*Orange Sentinel*, de Toronto, trop favorable à l'opposition. Il est publié dans nos murs?

* * *

Avalons d'abord le titre. Cela sonne comme une fanfare guerrière. "Rome the cause of the great european conflict." Premier rayon de clarté. Mais pourquoi Rome est-elle la cause de ce carnage? Oyez la réponse. "The making of Servia a Catholic Country against the will of the Servian people is the spark that lit the war magazine of Europe". Mais, direz-vous, où diable le *Patriot* a-t-il déniché un tel renseignement? Tout simplement au Vatican, oui, au Vatican même! Du moins, il l'affirme. "La dépêche suivante de Rome, EVIDEMMENT EXPEDIEE PAR LE VATICAN SUR L'ORDRE DU PAPE." Et voici la dépêche révélatrice: "Rome, 24 juin (On est prié de ne point noter qu'elle est vieille de deux mois).—Le catholicisme vient d'être formellement reconnu en Serbie par un concordat signé aujourd'hui entre le Saint-Siège et la Serbie. Le Pape a nommé un archevêque à Belgrade et un évêque à Uskub dont le gouvernement paiera les appointements.

On permettra l'instruction religieuse dans les écoles, on accordera une allocation au séminaire, le droit canonique s'appliquera aux mariages mixtes, les propriétés de l'Eglise deviendront inviolables et dans les églises des prières seront dites pour le roi."

* * *

Lisons attentivement cette dépêche, scrutons en chaque ligne, chaque mot. Vous n'y découvrez pas une odeur de tyrannie, des relents de perséeution, les mots ne vous semblent pas teints de sang. C'est que vous ne savez pas lire, c'est que les ténèbres de Rome obscurcissent encore votre entendement. Le regard aigu et perçant du rédacteur orangiste du *Patriot* a plongé sous ce texte d'inoffensif aspect. Il lui a arraché son sens profond, caché, subtilement déguisé par ses auteurs sous l'apparence de l'honnêteté la plus candide. Et de la paisible façade des caractères typographiques, il a tiré le farouche masque de Sa Sainteté Pie X et la sanguinaire figure des Jésuites. Aux mondes ignorants, il apporte maintenant la grande ét complète vérité sur les homicides machinations et complots des fils de Loyola et du successeur de Saint-Pierre.

"Oui, écrit le *Patriot*, la Serbie est devenu un pays catholique en vertu d'un contrat signé entre le Saint-Siège et les Jésuites et les marionnettes des Jésuites dans ce pays, mais la nation serbe amoureuse de la liberté, comme l'Italie éprise de liberté, comme le Portugal et le Mexique, quoique la majorité y soit catholique, ne voulut pas permettre de lui mettre le joug du pape.

Cette transformation de la Serbie en pays catholique contre le gré de la populatio serbe est l'étincelle qui a mis le feu aux poudres dans l'Europe car c'est l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de la duchesse de Hohenberg, à Sarajevo, Serbie, le 28 juin, qui a causé la grande guerre se poursuivant actuellement en Europe. On n'apprendra peut-être jamais dans tous leurs détails les dessous de la tragédie dans laquelle périrent le prince et son épouse morganatique, étant donné qu'il est difficile de mettre à jour les ténébreuses machinations des Jésuites, dont la fourbe habilité opère toujours dans les ténèbres. Néanmoins, il y a suffisamment de clarté pour permettre d'affirmer.........." Nous aimerions continuer à traduire le *Patriot*... Malheureusement le désordre de la pensée de l'auteur de cet article s'est communiqué au metteur en page et un galimatias tel en est résulté que les derniers paragraphes n'ont aucun sens. Quelques mots cependant nous apprennent que "les Jésuites, l'âme damnée de la Papauté", attendent "le partage des dépouilles et le réajustement de la carte d'Europe "pour...... Le typographe a oublié la suite ou le sens caché de la dépêche était épuisé.

* * *

Ah! ces terribles Jésuites! L'*Orange Sentinel* nous avait déjà montré en eux les auteurs de la guerre de 1870: aujourd'hui, le *Patriot* met à jour leurs obscures machinations qui font s'entretuer sur les champs de batailles d'Europe Russes, Français, Anglais, Belges, Serbes, Allemands et Autrichiens. Et dans l'ombre nous les sentons à l'affut des dépouilles des vaincus.

Et dire que nous connaissons plusieurs Jésuites et que nous avons le bonheur d'avoir chez eux d'excellents amis. Mais, lecteurs, soyez sur vos gardes et tenez-vous pour bien avertis. Si jamais le directeur de la *Liberté* disparaît de ce monde, si jamais vous trouvez son cadavre se balançant à quelque branche d'arbre—pour ne citer qu'un mode de suppression: ces Jésuites en connaîtraient des milliers, paraît-il—vous saurez d'où vient le coup. D'ailleurs, le *Patriot* serait là pour vous renseigner. Il sait tout, même les plus cachés des projets des Jésuites.

A GASCON, GASCON ET DEMI

Henri IV avait un cheval auquel il portait une si vive affection qu'il avait juré de faire pendre quiconque lui apprendrait sa mort.

L'animal paya tribut à la nature.

Un Gascon se présente au roi et sous forme de condoléance, lui dit:

—Hélas! Sire, votre cheval!.. ce beau cheval!... le cheval de Votre Majesté!... ce superbe cheval!...

—Il est mort?... s'écria le monarque alarmé

—Vous serez pendu, Sire! riposta le compère, vous vous en êtes donné la première nouvelle..

A LA VEILLE DE LA GUERRE

LE COEUR FRANCAIS

(*L'Action Française*)

Ceux qui auront vu Paris hier auront saisi, dans un moment unique, tout le fond de l'âme française. Ils auront entrevu avec joie les magnifiques ressources morales que notre race va mettre en jeu dans l'immense lutte qui va s'ouvrir.

Cette guerre à laquelle, depuis longtemps, on ne voulait plus croire, cette guerre qui est apparue soudain, contre-coup d'événements lointains, auxquels nous ne sommes pas directement intéressés, ne pouvait-on pas craindre qu'elle fût accueillie avec mauvaise grâce par l'esprit public imprudemment endormi et si brusquement réveillé?

On a pu suivre dans l'après-midi d'hier les phases de ce réveil. Quels que fussent les signes de mauvais augure de ces derniers jours, la masse de la population avait pensé jusqu'au dernier moment que les choses s'arrangeraient. Hier seulement, vers quatre heures, lorsque les premières affiches de la mobilisation sont apparues sur les murs, les Parisiens ont aperçu la formidable et immédiate réalité: la guerre!

Dans les rues où la foule s'est subitement accrue vers le milieu de l'après-midi, c'est une animation silencieuse. Sur le visage des passants, une émotion grave se lit. Les figures sont contractées par le souci, les yeux des femmes sont rougis. On sent dans l'âme de chacun un effort poignant. La guerre: on a compris ce que cela veut dire, toute l'étendue des sacrifices qu'elle impose.

Rien de la légèreté, de la forfanterie qu'on nous prête si souvent et qui, dit-on, dominait à la veille de nos échecs de 1870: aujourd'hui nous sommes sérieux. C'est le premier moment.

Brusquement, de quatre heures à huit heures, la physionomie de Paris change. Il n'y a plus d'autobus, on dit qu'ils ont été réquisitionnés. Mais partout on rencontre des voitures de place, fiacres et auto-taxis qui emmènent vers les gares des jeunes gens et des hommes munis de leurs valises. L'effort demandé par la nation a été accompli: chacun se hâte de partir, résolu.

Puis cela change encore. Sur les boulevards, les sentiments qui agitent les coeurs, débordent: sur tous les intérêts privés, sur les affections les plus légitimes, la Patrie l'a emporté. Ce n'est plus la résignation à l'inévitable, c'est l'acceptation joyeuse, c'est l'enthousiasme pour la tâche sublime qui s'offre à tous: c'est la confiance et ce sont les grands espoirs qui ont dû si longtemps attendre: la victoire et l'Alsace-Lorraine reprise...

Maurice Pujo.

* * *

RAGE DE CYCLOPE

(*L'Action Française*)

Il ne suffisait pas à l'Allemagne d'insulter à la fois toutes les nations et toutes les idées. L'offense au genre humain devait aboutir avec une folle rapidité aux lâches attentats contre les personnes humaines laissées à sa merci. Avant-hier, le président du Souvenir français de Metz, Alexis Samain, est tombé sous les balles du peloton d'exécution. Hier, à Moineville, l'abbé Gillet, et à Mulhouse, dix-sept Alsaciens-Lorrains qui essayaient de gagner la France, ont subi le même martyre pour la Patrie.

Un effet de terreur est sans doute escompté par les auteurs de ces massacres. Mais ce calcul, très digne du génie allemand, pourrait bien être démenti par les races supérieures qu'il est également incapable de comprendre et de gouverner! Pour peu que les circonstances veuillent s'y prêter, c'est la réaction d'une implacable colère qui se fera jour. Il y a dans ces infamies criminelles une dose d'imprévoyante sottise à laquelle il faut bien reconnaître une fois de plus les caractères naturels de toute barbarie.

C'est la barbarie allemande qui déferle une fois de plus sur l'occident. Sa seule force tint à la solidité de l'organisation politique maintenue pendant que le reste du monde jouait au triste jeu des révolutions ou cédait à une évolution énervante. A l'abri de cette épée et de cette cuirasse, dans le cercle d'effroi que leur cliquetis répandait, l'Allemagne aurait pu faire, d'un pas plus ou moins vif, les étapes du progrès intellectuel et moral qu'elle avait à parcourir encore; sa longue et ancienne candidature à la civilisation aurait pu aboutir enfin. On le croyait du moins: mais voici un nouvel échec, un nouveau refus devant le jury de l'histoire moderne! Il est bien établi que la race allemande prise en corps, était incapable de promotion. Son essence profonde, sa destinée originelle était de s'enivrer, comme d'un vin grossier, des fumées de la force pure. Les manifestations de sa brutalité lui ont crevé les yeux, lui ont perdu le sens, et son carnage de cyclope commence par le meurtre d'un président d'une société littéraire et d'un prêtre. Pour couronner ce noble début de campagne, il reste à l'Allemagne de condamner et d'exécuter une femme ou deux. Les nouvelles n'en disent rien encore. Comment ne pas présumer que cela viendra?

Charles Maurras.

DEVANT L'ENNEMI

(*L'Action Française*)

Notre lien le plus fort est celui de la France, notre intérêt le plus pressant est de rester Français. Les circonstances qui rappellent aujourd'hui la vérité longtemps méconnue concourent à faire oublier cette longue méconnaissance, car jamais l'amitié nationale ne s'est exprimée dans Paris par des signes plus beaux. Dans la journée d'hier, parmi les cortèges qui sillonnaient toutes les avenues, promenant les drapeaux, chantant la résolution et l'enthousiasme, je n'ai pas aperçu un signe d'égarement ni d'absence et, ceux qui ont l'habitude des foules pardonneront ce trait direct, je n'y ai pas vu un ivrogne. Les visages des jeunes hommes respirent une volonté grave et forte et les jeunes femmes qui leur disent adieu, dans l'extrême frivolité du vêtement d'aujourd'hui qui les fait ressembler à de grandes petites filles, n'en incarnent que mieux, droites, fières, sans un sanglot, les formes idéales de la Vaillance et de la Foi.

Charles Maurras.

* * *

EN PROVINCE COMMENT ON PART

(*L'Action Française*)

Paris, a montré, depuis deux jours, ce que peut donner, en fait d'énergie calme, souriante et prête à tout, le vieux génie du coeur français. La mobolisation se fait ici sans les tapages inutiles, sans les désordres, criminellement escomptés et visiblement préparés par l'ennemi, que pouvait craindre l'autorité militaire. Mais où brille d'un éclat particulièrement admirable la force, conservée intacte, de notre peuple, et sa noble éducation traditionnelle, c'est en province, dans toutes ces petites gares que je viens de traverser, en rentrant de Normandie à Paris, par cet après-midi radieux d'un premier dimanche d'août, qui ne semblait vraiment point avoir été préparé par les derniers caprices du vent, des nuées et du soleil, pour tant de tragiques adieux.

Oui, les voilà échangés, les voilà enfermés et fixés dans notre mémoire à tous, pour l'instruction, le réconfort et l'orgueil de ceux qui nous suivront: ces adieux! Les Français, élevés dans la molle et mortelle illusion pacifiste de la troisième République, ont su quitter en quelques instants, leur longue erreur. Hier, mis en face de la vérité de l'Histoire, et, d'abord, de l'Histoire de France, laquelle, comme toutes les vérités, exige, pour être comprise et acceptée, un peu d'élan, les Français de nos provinces, les paysans des villages, comme les ouvriers des grandes villes, les petits bourgeois ou les commerçants aussi bien que les châtelains ou les patrons d'usines, tous ces Français qu'on disait si mal éduqués, si mal "élevés", pour se mesurer aux rudes hauteurs de la vie civique, tous ont trouvé cet élan joyeux que commandait le grand départ. Nous sommes montés en wagon, nous avons voyagé avec ceux qui quittaient les belles moissons mûres, les bois, les délicieuses prairies de l'Ouest, pour s'en aller chercher, dans la poussière brûlante de la Champagne, leur poste de combat: leurs figures étaient toutes rayonnantes. Ils ne voyaient plus le chemin, mais le but: la bataille, et la victoire. Ils chantaient, et puis, ils causaient, tranquillement, sérieusement, chacun disant à un voisin les raisons qu'il avait de penser que "cette fois, mieux vaut en finir..."

Un de nos grands amis, qui a vu la guerre d'il y a quarante-quatre ans, et l'enthousiasme, un peu léger, bruyant, des premiers cris: "A Berlin!" nous disait hier soir: "Ca commence tout autrement qu'en 1870. C'est même l'inverse. On est, cette fois-ci, sérieux, autant que résolu."

Oui, telle est bien l'allure de tous ces mobilisés de nos provinces. N'est-ce point l'allure des bonnes armées,—de celles qui, Dieu aidant, reviendront victorieuses?

Henri Vaugeois.

* * *

CEUX QUI S'ENGAGENT

(*L'Action Française*)

M. Maurice Barrès, un des premiers, à la nouvelle de la mobilisation générale, a contracté un engagement pour la durée de la guerre. M. Gustave Hervé, directeur de la *Guerre sociale*, a écrit la lettre suivante au ministre de la guerre:

Monsieur le ministre,

Quand j'avais vingt ans, je me suis fait réformer parce que j'étais soutient de famille, en arguant de ma myopie.

Malgré ma myopie et mes quarante-trois ans, je suis parfaitement capable de faire campagne.

Comme dans la guerre qui va éclater la France me semble avoir fait l'impossible pour écarter la catastrophe, je vous prie de m'incorporer, par faveur spéciale, dans le premier régiment d'infanterie qui partira pour la frontière.

Après m'avoir chassé de l'Université, rayé du barreau, condamné à plus de onze ans de prison, sous prétexte que je manquais de patriotisme, alors que tout mon crime, comme celui de mon parti et de la C. G. T. était de prévoir de loin et de vouloir empêcher la catastrophe d'aujourd'hui, vous estimerez, j'en suis sûr, avec moi, que la République me doit cette éclatante réparation.

Vive la France!—tout court.

Je vous prie d'agréer, monsieur le ministre, l'assurance de mon absolu dévouement à la République.

M. Barthe, député socialiste, a également écrit à M. Messimy pour contracter un engagement. On signale aussi l'engagement de M. Marcel Boulanger.

Les enrôlements de ceux qui ne sont pas obligés de partir sont, du reste, on ne peut plus nombreux.

PIE X.

Pie X n'est plus!

La douloureuse nouvelle était tellement imprévue—malgré l'âge du vénérable Pontife et les inquiétantes rumeurs auxquelles faisaient écho les dépêches—qu'elle a d'abord suscité un mouvement d'incrédulité.

Mais, devant les messages de plus en plus précis, qui se succédaient d'heure en heure, il a bien fallu se rendre et s'incliner.

La mort du Pape met en deuil non seulement le monde catholique, mais l'humanité entière. Pour les incroyants même, Pie X était l'une des plus hautes figures de l'univers.

S'il fut pour nous l'indéfectible interprète de la Vérité, le suprême docteur des âmes, il incarnait pour tous ceux dont la pensée n'est point obscurcie par de bas préjugés, la fidélité à un haut idéal, la revanche de l'esprit sur les appétits. Aux yeux de tous les hommes de cerveau libre, il apparaissait comme la plus haute autorité morale qui brillât dans notre monde.

* * *

Ce n'est que dans le recul de l'histoire, quand les actes qu'il a posés auront développé leurs pleines conséquences, que l'on pourra mesurer la grandeur de cette figure et la place qu'elle tiendra dans la suite illustre des Pontifes qui ont occupé la chaire de Rome.

Mais l'on peut dès maintenant affirmer que le pontificat de Pie X marquera, dans les annales de l'Eglise, une date mémorable.

Le Pape que la mort vient de coucher au tombeau fut à la fois un docteur et un réformateur, un homme de pensée et d'action qui porta dans le magistère suprême une inflexible fermeté, une noble et sainte intransigeance qui, plus haut que la terre, trouvait sa source et sa justification.

Le vieux curé de campagne dont la modestie n'avait jamais osé se tourner vers les suprêmes sommets, opposa à toutes les subtilités des philosophes, des théologiens et des exégètes modernistes, l'implacable orthodoxie: mais il donna en même temps à toutes les études philosophiques, théologiques et bibliques la plus féconde impulsion.

Toutes les roueries des politiques, et toutes leurs menaces, se brisèrent contre la simple et claire volonté de ce vieillard qui envisageait toutes choses du point de vue de l'éternité et qui, dans le moindre de ses actes, faisait entrer le facteur divin qu'oubliaient ou niaient ses adversaires.

L'énergique ténacité qu'il portait dans sa lutte contre l'erreur intellectuelle et contre la tyrannie politique, Pie X l'appliqua avec une égale constance à la réforme intérieure de l'Eglise. Il ordonna la codification du droit canonique, il s'efforça de restaurer la plus stricte discipline et d'élever tous ses prêtres à la hauteur de leur sublime mission.

Mais, dans le recul des temps, quand les événements qui font aujourd'hui tressaillir le monde émergeront à peine de la nuit, le principal titre de Pie X à la mémoire de l'Eglise et des hommes, ce sera peut-être, avec sa lutte contre le modernisme, la puissante impulsion qu'il donna au culte eucharistique: son décret sur la communion quotidienne et l'appel à la Table Sainte de tous les petits enfants.

Nous sommes trop pris par l'événement qui passe, trop fermés aux choses de l'âme, pour mesurer l'exacte et grandiose portée de pareils actes. L'historien de l'avenir saura qu'ils inscrivirent dans les fastes du catholicisme d'inoubliables pages.

* * *

Mais, pour grand qu'il soit par le coeur ou par la pensée, pour illustre qu'ait été son génie ou sa sainteté, le Pape n'est toujours qu'un homme—et le lieutenant de son Maître divin.

Quand disparaissent les souverains d'ici-bas, les fidélités, douloureusement émues mais conscientes de la tradition et soucieuses de la durée, se tournent vers celui qui incarne l'avenir et jettent le cri d'espoir et de dévouement: Le Roi est mort. Vive le Roi!

Devant le cercueil qui vient de s'ouvrir, les catholiques canadiens-français, justement fiers du séculaire attachement de leur race au pontificat suprême et conscients des destins éternels de l'Eglise, se tournent vers Rome et jettent par delà les mers leur cri d'amour et d'espérance:

Le Pape est mort. Vive le Pape!

Omer Héroux.

LES ATROCITES ALLEMANDES

Un souvenir ineffacable

On a lu, dans nos dépêches un récit des atrocités commises par les Allemands en Belgique et en Alsace. La guerre est à peine commencée et déjà la triste liste est longue.

Non, vraiment, ils n'ont pas changé depuis Bazeilles! Alors que toutes les nations du monde, au cours des quarante-trois années écoulées depuis le traité de Francfort, ont marché dans la voie du progrès, vers des sentiments d'une humanité plus douce, les Allemands ont farouchement conservé leur mentalité barbare: les insultes aux vaincus, la cruauté à l'égard des faibles désarmés, la destruction inutile et stupide des propriétés, voilà la manifestation des sentiments qui s'éveillent dans le coeur de nos ennemis dès que le premier coup de canon a marqué l'heure où les peuples en appellent à la force des armes.

On voudrait douter encore de la réalité de ces horreurs; mais quoi? les Allemands n'ont-ils pas laissé chez nous les souvenirs les plus atroces? N'ont-ils pas eux-mêmes souillé leurs victoires de l'année terrible par des cruautés sans nom?

Relisons ce récit historique des hauts faits des Allemands à Bazeilles, le 2 septembre 1870:

"Pour se venger des pertes colossales que l'héroïque défense de l'infanterie de marine à Bazeilles leur avait fait éprouver, les Bavarois fusillèrent, le lendemain de la bataille, en une seule fois, douze habitants de la ville de Bazeilles et une femme; à midi, ils fusillèrent un autre groupe, dans lequel on comptait six femmes; au coin d'une rue, l'on put voir toute la journée, jusqu'au lendemain, un groupe de cinq cadavres de femmes, liées les unes aux autres par les mains; le ruisseau avait débordé, leur sang coagulé interrompait le courant.

"Un coup de fusil, parti d'une maison, avait tué un officier bavarois. Pour se venger, les Prussiens se saisissent d'un habitant notable de la ville, M. Henri, propriétaire de l'hôtel du Lion d'Or. On le roue de coups, on le piétine, puis on l'attache à l'étrier d'un uhlan qui prend le trot et force ce malheureux à courir pendant deux kilomètres. On le détache alors et il sert aux féroces amusements d'un détachement saxon. Il est frappé à coups de poing et de crosses de fusil, puis ramené à Bazeilles. Là, on attache à ses côtés deux autres notables, MM. Collet et Charlot et on les fait conduire à Douzy. Mme Charlot veut suivre son mari et, comme elle proteste avec indignation contre une pareille ignominie, un soldat bavarois l'ajuste avec son fusil, tire et lui casse le bras.

Les trois otages sont assommés à coups de plat de sabre et jetés dans un hangar; le maire et le curés les y avaient précédés; pour passer le temps, les soldats les mettent fréquemment en joue et font mine de lâcher la détente de leur fusil. On vient les chercher; on attelle M. Henri à une charette chargée d'effets militaires, de sacs; un turco blessé est juché tout en haut et l'on met MM. Charlot et Collet par derrière pour pousser. Tout cela étant disposé, on se met en route, et les Prussiens distribuent des centaines de coups de plat de sabre à ces malheureux otages. Le pauvre turco blessé n'est pas épargné et ces sauvages s'amusent à le faire rouler en bas de la voiture. A Mouzon, on les attache à des roues de voiture et l'on donne à leurs corps la position oblique; les Chinois ne sont pas plus raffinés dans les tortures qu'ils infligent à leurs prisonniers.

M. Henri passe devant un conseil de guerre; comme il n'y avait aucune preuve qu'il eût tué l'officier allemand, il est acquitté; mais, avant de le rendre à la liberté, on l'enferme dans l'église avec ses deux compagnons de chaîne, sans leur donner de nourriture. Le lendemain, on vient les prendre et on les achemine sur une autre route; les malheureux ne peuvent plus croire à la fin de leurs tortures lorsque, arrivés à Dun-sur-Meuse, on les met en liberté tous les trois. Mais quel véritable chemin de croix ils avaient fait!

"Rentrant à Bazeilles, ils trouvèrent leurs maisons incendiées et des cadavres d'hommes et de femmes fusillés se trouvaient encore au pied des murs contre lesquels on les avait conduits. Dix-sept maisons seulement avaient été incendiées pendant la bataille; les Bavarois employèrent trois jours entiers à mettre le feu à plus de trois cent soixante maisons que les obus avaient épargnées. M. Bellonat, maire de Bazeilles, dressa l'état des citoyens fusillés ou massacrés par l'ennemi: ils étaient presque une centaine! On remarque parmi eux un homme de quatre-vingt-six ans, M. Domelier, dont le cadavre fut jeté dans une maison en feu: la femme Déhaye et ses deux enfants, qui furent jetés dans un puits; la veuve Leguay, âgée de soixante-seize ans!...

"Nous avons parlé des morts, mais il y eut des centaines d'habitants qui furent blessés, roués de coups, menacés, à deux doigts de la mort, et qui n'oublieront jamais de pareilles horreurs. La France non plus ne peut pas les oublier!..."

LES HORREURS DE LA GUERRE

Sur le champ de bataille de Mulhouse

Bâle, 26. (Cette dépêche provient du correspondant du "London Standard").—Je viens de rentrer d'une tournée d'inspection du théâtre de la récente bataille entre les Français et les Allemands en Haute-Alsace.

Les dépêches de Paris et de Berlin décrivent les combats qui ont eu lieu entre la frontière française et Mulhouse, comme des engagements d'avant-garde peu importants. S'il est vrai, au point de vue militaire, que les préliminaires de la guerre moderne aient des résultats aussi terribles que ceux dont j'ai été témoin, ceux qui suivront la guerre elle-même dépasseront toute compréhension humaine.

Etant sujet suisse, j'étais muni de pièces d'identité et quatre de mes compatriotes m'accompagnaient. Nous étions tous à bicyclette.

Le premier signe de la guerre que nous avons rencontré fut l'habitation démolie du curé d'un village près de Ranspach. Ce prêtre y avait habité pendant de longues années, uniquement occupé de travaux religieux et littéraires. Aussitôt après la déclaration de guerre, les autorités allemandes décidèrent que le brave abbé était un agent secret au service de la France et avait coutume d'envoyer, par pigeons voyageurs, à la place de Belfort, des renseignements sur les mouvements militaires et sur les mesures de défense de l'Allemagne.

Les Alsaciens disent que ces accusations étaient foncièrement injustes; quoiqu'il en soit, la semaine dernière, des soldats allemands entourèrent la maison du curé, en firent brutalement sortir le pauvre homme, qui était alors plongé dans ses études, et, l'adossant au mur de son propre jardin, le fusillèrent sans autre forme de procès, à titre de traître et d'espion.

La maison fut ensuite perquisitionnée de fond en comble; les soldats en emportèrent un grand nombre de livres et des tas de papiers, puis la firent sauter à la dynamite. Le corps du prêtre fut enfoui, sans cercueil, dans un coin du jardin et, sur le monticule de terre fraîchement remuée, les habitants du village placèrent une croix de bois grossièrement taillée.

En arrivant au village voisin, on nous apprit qu'il avait été successivement occupé par les troupes françaises et allemandes et qu'un combat d'infanterie acharné y avait eu lieu.

Nous y voyions des groupes de vieillards et d'enfants occupés à enterrer les morts et à enfouir les corps des chevaux dont la présence devenait une menace pour la santé publique.

La température est, en effet, extrêmement élevée depuis quelques jours et la contrée avoisinante est desséchée par les rayons brûlants du soleil.

En approchant d'un troisième village, nous avons vu un jardin, entouré d'une haie, dans lequel une compagnie d'infanterie française s'était établie pour résister à l'avance des troupes allemandes.

Parmi les fleurs écrasées se trouvaient encore des pièces d'équipement ayant appartenu à des soldats français, deux képis tachés de sang et trois capotes trouées et déchirées et couvertes de sang desséché. Les murs de la petite maison sont criblés de balles et le toit est en partie brûlé.

Non loin d'Huningen, nous avons rencontré un vieux paysan alsacien qui se rappelle encore la guerre de 1870 et qui a été témoin de quelques-uns des engagements qui ont eu lieu ces jours derniers. Cet homme, d'une intelligence au-dessus de la moyenne, nous fit le récit suivant:

"La bravoure déployée dans les deux camps était incroyable. Le feu de l'artillerie était terrible. Les obus éclataient partout et, lorsque l'un éclatait près d'un groupe de soldats, il n'en restait guère qu'une masse de corps étendus pêle-mêle sur le sol, mutilés et réduits en bouillie par les éclats de l'obus. Ceux qui n'étaient pas blessés s'écartaient un moment, mais ne tardaient pas à se dominer et à reprendre leur place de combat comme si rien ne s'était passé.

"Il semble invraisemblable que des hommes puissent voir tout détruit autour d'eux et cependant continuer froidement à combattre.

"Je me souviens de cinq ou six combats de la guerre de 1870 auxquels j'ai moi-même pris une part active; on ne peut pas les comparer aux combats de 1914. La guerre d'il y a quarante-quatre ans n'était qu'un jeu d'enfants comparée à la guerre moderne."

* * *

Berne, 25. (Dépêche du correspondant du "London Morning Post").—Guebwiller, situé en Alsace, à 20 kilomètres au nord-ouest de Mulhouse, fut pris d'assaut par les Français le 20 août. Un correspondant, revenant du champ de bataille, qui vient d'arriver à Bâle, dit que huit bataillons allemands, forts d'environ 10,000 hommes, attaquèrent l'armée française. Le tir de l'artillerie française causa des ravages terribles dans les rangs de l'ennemi; la plupart des officiers restèrent sur le terrain.

Pendant toute la nuit, les villages environnants, placés en dehors de la ligne de tir de l'artillerie, reçurent de nombreux blessés. Toutes les maisons de Sierenz en étaient pleines.

Des centaines de chevaux gisaient sur le champ de bataille. Tous ceux de l'artillerie allemande ayant été tués, les Allemands furent contraints d'abandonner vingt canons aux mains des Français.

Le but des Allemands était de couper la ligne de retraite des troupes françaises et de les rejeter sur la frontière suisse; ils n'y réussirent en aucune façon.

Les blessés, transportés ici, disent qu'ils passèrent une nuit terrible, étendus sur le sol, sans eau et sans aucun secours et entourés de chevaux mourants dont le hennissement lamentable résonnait à leurs oreilles.

LA NATION BELGE

Un article de M. Roland de Marès

Sous le titre "Notre Nation", M. Roland de Marès écrit dans "l'Indépendance belge" les admirables lignes qui suivent:

Ah! la tragique, la glorieuse journée! Notre vaillante armée qui couvre la position fortifiée de Liége a donné mercredi au renom belge dans le monde un éclat qui subsistera à travers les siècles. Inférieurs en nombre, nos régiments ont repoussé l'attaque générale de 40,000 Allemands dans un combat de plusieurs heures, qui fut une véritable bataille en rase campagne. Les Allemands ont laissé plus de 8,000 hommes, tués et blessés, sur le terrain. La nation entière, profondément émue, salue ceux des nôtres qui hardiment, font face à l'envahisseur, qui par le canon, le fusil et le sabre ont châtié l'outrecuidance teutonne et ont prouvé au monde que les Belges, sans peur comme sans reproche, ne trahissent pas leur devoir. Bien des larmes coulent à cette heure—larmes de joie ou d'orgueil. L'âme de la nation vibre magnifiquement; nous connaissons maintenant cette ivresse que connut en 1793 le peuple de France quand la Patrie fut en danger; du fond de notre être surgit une vérité radieuse: nous sommes une grande nation.

Oui, une grande nation: une nation grande par le courage, l'enthousiasme et le patriotisme; une nation qui sait se sacrifier jusqu'à la mort pour rester elle-même. Parfois dans le passé—dans ce passé qui s'atténue et s'estompe déjà en arrière de l'invasion—on a pu douter de la profondeur du sentiment national. Les Belges se sont tant et tant querellés sur des choses qui, du sommet où nous sommes à cette heure, apparaissent si petites! Il y avait entre eux tant de rancune, "l'affairisme" dominait si totalement leurs préoccupations qu'on désespérait parfois de l'éveil de la conscience nationale. Et voici que cet éveil se produit avec la splendeur d'une aurore: voici qu'un peuple se dresse dans un même élan de tendresse et de haine.

La Haine... Qui sait? C'était peut-être cela qui nous manquait. Tout le mal de nos querelles, de nos disputes, de notre politicaille et de notre égoïsme venait sans doute de la quiétude dans laquelle nous nous assoupissons. Nous étions ceux qui ne demandaient qu'à vivre en paix dans l'humble coin de l'Europe qui nous était réservé; tous nos gestes avaient la timidité des apeurés qui ne voulaient point froisser toutes les susceptibilités; nous étions la bonne petite nation mettant tout son souci à rester scrupuleusement neutre, et nous n'avions pas de haine parce que depuis notre existence indépendante nous n'avions pas connu l'Invasion...

Ah! l'Invasion! Les traités déchirés, la frontière franchie, les canons écrasant nos moissons, les obus incendiant nos villages et nos bourgs, les légions passant en une ruée furieuse... Il nous a fallu cette épreuve-là pour connaître la Haine—cette haine qui est encore de l'Amour, puisqu'elle est faite du culte de tout ce que nous aimons. Qu'on ne s'y trompe pas: du jour au lendemain, une Belgique nouvelle a surgi: un peuple nouveau s'est révélé, si différent de ce qu'était notre peuple d'hier que ceux qui sont partis avant l'Invasion ne reconnaîtront plus leurs pères, leurs fils, et leurs frères quand ils reviendront. Le Belge timide et anxieux est mort; il est tombé sous la fusillade allemande dans les rues de Visé. Le Belge nouveau sait que la neutralité est un mot et que les traités ne valent que par les circonstances; il sait qu'une nation ne peut avoir confiance qu'en son propre effort; que son avenir sera ce qu'elle-même veut qu'il soit; qu'elle ne pourra vivre libre que si elle est digne de la Liberté. Ami de la paix, certes, le Belge le sera toujours, par raison et par tempérament, mais lui aussi vient d'affirmer à la face du monde qu'il veut la paix dans la dignité. Dans son admirable proclamation aux soldats, le roi rappelle que César reconnut que les Belges étaient les plus braves des Gaulois. Qui donc oserait contester encore de ce qu'ils étaient, ils le sont demeurés, que l'âme vaillante des ancêtres survit intacte chez nos fils?

On l'a dit: vaincus peut-être, soumis jamais! Nous avons l'inébranlable confiance que nous ne serons ni vaincus ni soumis, et qu'une ère nouvelle s'ouvre pour la Belgique indépendante. Sans doute, nous ne sommes qu'au début de l'épreuve et nous savons que l'ennemi venant de l'Est peut nous opposer des légions innombrables. Sans doute, une heure peut sonner où le nombre aura raison du courage, mais même quand sonnera cette heure-là, la partie ne sera pas perdue pour nous, car nous ne serons pas seuls à défendre notre sol et c'est à une armée franco-belge, dont le roi Albert a pris le haut commandement, que se heurtera l'ennemi.

Il faut le dire hautement: la France nous donne une touchante et noble preuve de solidarité. Pour notre part, nous n'avons jamais douté de la loyauté et de l'amitié françaises. Nous avons toujours eu le sentiment profond que si, à l'heure qui inévitablement devait sonner un jour, le salut était possible pour nous, ce n'était que du côté de la France que nous le trouverions. Le peuple de la Belgique et le peuple de France écrivent ensemble aujourd'hui une grande page de l'Histoire. C'est là un lien que rien ne pourra rompre désormais. Que demain soit fait de joie ou de tristesse, la Nation belge n'oubliera jamais que 1914 a vu se répéter ce que vit 1831 et que la France nous offrit le sang de ses enfants pour défendre la Belgique indépendante.

Jusqu'au dernier des siècles, nos enfants s'en souviendront!

Roland de Marès.

EN EXTREME-ORIENT

Les forces navales en présence

Voici les forces navales qui sont entretenues par les nations européennes en Chine:

L'Angleterre a, comme bâtiment de haute mer, sous les ordres d'un vice-amiral: 1 cuirassé, le "Triumph", en réserve, portant quatre canons de 254 millimètres, 2 croiseurs cuirassés, "Minotaur" et "Hampshire", 2 petits croiseurs, "Newcastle" et "Yarmouth", 12 contre-torpilleurs et 3 sous-marins.

Il faut ajouter à cette force navale de nombreuses canonnières fluviales. En outre, les divisions des Indes et de l'Australie rallieraient le pavillon du vice-amiral en cas d'éventualité de guerre.

L'Allemagne possède une division de cinq unités commandées par un vice-amiral, soit 2 croiseurs cuirassés, "Scharnhorst" et "Gneisenau", de 11,600 tonnes, portant huit canons de 21 centimètres et trois croiseurs légers, "Leipzig", "Nürnberg" et "Emden". A ces cinq navires il faut ajouter quelques canonnières fluviales et deux torpilleurs.

Pour la Russie, on compte deux petits croiseurs, "Schemtschug" et "Askold", 15 contre-torpilleurs et torpilleurs, 1 canonnière, 3 sous-marins et de nombreuses petites canonnières.

L'Autriche a un petit croiseur, la "Kaiserin-Elizabeth".

Les forces françaises en Extrême-Orient, d'une part la division navale de l'Extrême-Orient, sous le commandement d'un contre-amiral, comprenant deux croiseurs-cuirassés, le "Montcalm", de 9,517 tonneaux, portant deux canons de 190, huit de 164 et six de 100; un petit croiseur, "D'Iberville", et trois canonnières, et d'autre part la division navale de l'Indo-Chine, comprenant une canonnière de 1,700 tonneaux, le "Styx", et les torpilleurs et sous-marins de la défense fixe de Saïgon.

Il n'est pas besoin de rappeler que la flotte japonaise détient le quatrième rang parmi les marines du monde.

L'ARMEE RUSSE

Ses immenses progrès depuis la guerre contre le Japon

Pendant mon séjour dans la capitale russe, j'ai eu l'occasion de rencontrer un grand nombre d'officiers de tout grade et de partager avec eux le pain et le sel. Tous m'ont parlé à coeur ouvert.

Ce qui m'a surtout frappé chez les officiers que j'ai rencontrés à Saint-Pétersbourg, comme chez ceux que j'ai connus dans les Balkans, c'est la haute conception qu'ils se font de leurs devoirs. On est loin maintenant, en Russie, de l'officier paresseux, fanfaron, fêtard et concussionnaire dont l'inconduite et la mauvaise préparation militaire ont été pour cet empire la cause de tant de désastres. La nouvelle génération d'officiers ne boit pas. Elle ne se couche pas à trois ou quatre heures du matin comme c'est la règle dans la société pétersbourgeoise. Elle assiste à tous les exercices dès la première heure, surtout dans les garnisons de province et en Sibérie, où les distractions sont rares. Elle se livre à un travail acharné, qui est vraiment admirable.

C'est du moins ce que m'ont affirmé les spécialistes étrangers qui ont visité le pays. Ceux des officiers qui veulent arriver aux grades supérieurs passent trois ans à l'Ecole de guerre et deux ans à l'Ecole de cavalerie. Certains officiers d'état-major, au lieu de passer la soirée au restaurant ou dans le monde, restent au ministère de la guerre à travailler jusqu'à une ou deux heures du matin. Leur seul plaisir est la préparation de la guerre; leur seule passion, le désir de la lutte. L'un d'eux me disait, un jour, une parole qui explique à elle seule la révolution qui s'est produite dans la vie des officiers russes:

"Depuis la guerre avec le Japon, il semble qu'une plaie invisible nous dévore le coeur. Il faut que nous fassions disparaître ce mal."

Et un autre déclarait: "Vous avez vu ce que nos petits frères ont fait dans les Balkans. Si l'occasion se présente, nous serons heureux de prouver que nous sommes capables de montrer le même courage." Il arrive assez souvent à des officiers français en visite chez des officiers russes d'être salués par des cris de: "A bas l'Allemagne!" Le fait, paraît-il, n'aurait pu se produire il y a seulement deux ou trois ans.

* * *

Devenus plus sérieux et plus laborieux, les officiers russes sont aussi moins vantards, et à l'état-major, en particulier, et au ministère de la guerre on a pris l'habitude de travailler dans le silence et de n'annoncer les progrès de la défense nationale que lorsqu'ils sont déjà un fait accompli. Un jour, par exemple, le ministre annonça que le corps d'armée de Finlande allait être augmenté d'une quatrième brigade. Pendant des mois on n'entendit plus parler de rien. Mais, ces jours derniers, on fut tout étonné d'apprendre que la quatrième brigade du corps d'armée de Finlande prendrait part aux prochaines manoeuvres.

Des personnalités bien informées et qui n'ont aucun intérêt à tromper l'opinion publique m'affirment qu'il en est de même de toutes les mesures projetées par le gouvernement russe pour assurer l'accroissement des effectifs et la plus grande rapidité de la mobilisation. Les nouvelles voies ferrées, dont la création a été décidée par l'état-major russe, d'accord avec l'état-major français, pour permettre d'accélérer le transport des troupes vers la frontière allemande, sont en construction et seront prochainement achevées. Certains Allemands ont qualifié de "bluff" les déclarations du ministre de la guerre russe, M. Soukhoulinoff, laissant prévoir une augmentation énorme des effectifs de l'armée russe. Au fond, ils savent à quoi s'en tenir.

Pour armer, équiper ses millions d'hommes, la Russie ne recule devant aucune dépense. Je ne parle pas seulement du renouvellement du fusil, de la réorganisation et de l'augmentation de l'artillerie, mesures pour la mise à exécution desquelles le gouvernement a demandé à la Douma un crédit de un demi-milliard de roubles (1,500,000,000 fr.). Mais même l'organisation des armées techniques, sections d'automobiles, sections d'aviateurs et d'aérostiers, télégraphistes et téléphonistes, etc., est, elle aussi, en Russie, au dire des spécialistes, digne de tout éloge. Ces armes ont à leur tête de jeunes officiers très actifs, pleins d'initiative, auxquels on laisse toute liberté d'aller de l'avant et auxquels on ne marchande pas les crédits.

* * *

J'ai visité la section d'automobile. C'est, en vérité, une véritable école où des soldats, venus de tous les régiments de l'empire, apprennent l'art de conduire et de réparer les autos. Les Russes avaient besoin d'une telle école, parce que l'automobilisme n'est pas chez eux développé et qu'en cas de mobilisation ils n'auraient pas eu un nombre suffisant de chauffeurs. La caserne dans laquelle ces soldats sont logés est aussi bien aménagée, sinon mieux que n'importe lequel de nos lycées. Les dortoirs sont vastes et d'une propreté méticuleuse. Le réfectoire est luxueux, orné de tableaux et de portraits. La cuisine est aussi proprement installée que celle de n'importe quel hôtel de premier ordre.

Les viandes sont coupées sur des tables de marbre et non sur d'infects billots de bois.

Les machines-automobiles sont du dernier modèle. Sans doute, les Russes sont habitués à gaspiller l'argent et les hommes. N'empêche que, grâce à la facilité avec laquelle ils dépensent sur beaucoup de points, leurs troupes sont des mieux armées et des mieux équipées. Mais cela, comme le disait un général, n'a qu'une importance relative. Ce qui importe surtout, c'est le moral des troupes. J'ai souvent demandé à des officiers: "Etes-vous sûrs de vos hommes? En cas de guerre, ne craignez-vous pas des mutineries, une révolution?"

Toujours, on m'a répondu: "La majorité de nos soldats sont des fils de paysans qui ont une aveugle confiance dans leurs chefs et les suivraient partout où ils voudraient les mener. Peut-être dans les armes techniques, où les ouvriers des villes sont les plus nombreux, pourrait-il y avoir, en cas de guerre, quelques mutineries, comme après 1905. Mais que voulez-vous que fassent quelques régiments isolés contre une armée qui restera fidèle. Les malheureux qui voudraient se rebeller seraient voués à une mort certaine."

Bref, à l'encontre de ce que j'avais noté chez les hommes politiques et dans la société russe, j'ai trouvé dans le corps des officiers beaucoup d'entrain, d'optimisme, d'élan, d'enthousiasme.

Il ne faut pas douter un seul instant de l'efficacité du concours de l'armée russe en cas de guerre avec l'Allemagne.

LA GUERRE EUROPEENNE

Quelle sera sa durée

Dans une étude très serrée sur la guerre au XXe siècle, le lieutenant-colonel français, M. Henri Mordacq, qui a précisément entrevu et étudié la possibilité d'une guerre entre la France, la Russie, l'Angleterre, d'une part, et l'Allemagne et l'Autriche, d'autre part, conclut ainsi quant à la durée de la guerre:

Nous avons admis, après avoir essayé de le démontrer—car dans toute cette étude il ne s'agit que de probabilités—que la guerre se prolongerait au delà d'une première rencontre.

Cette rencontre aura lieu; combien de temps après la déclaration de guerre? Quinze jours à trois semaines; avec la durée de la bataille et la poursuite, nous arrivons à un mois environ.

A ce moment, le parti vaincu a gagné du large, les vainqueurs reconstituent leurs forces et s'apprêtent à aller de nouveau de l'avant; mais ces mouvements de groupes d'armées ne peuvent être que fort lents; puis il y a la grande question du ravitaillement qui se dresse. On ne saurait trop compter sur les chemins de fer, ils sont détruits; on va donc organiser des routes d'étapes. Autre chose encore: les places fortes ennemies qui tiennent les voies ferrées principales; ces places, il va falloir les masquer ou les assiéger.

Toutes ces opérations prennent du temps.

Enfin l'infanterie, dans le groupe d'armées, marche encore plus lentement que lorsqu'elle est isolée: elle dépasse rarement des étapes moyennes de 18 kilomètres. Si le parti vaincu s'est retiré assez loin—et il y sera bien obligé s'il veut avoir sa liberté de manoeuvre—on aura encore de longues marches à faire pour reprendre le contact.

Deux mois ne semblent pas exagérés pour l'ensemble de ces opérations. Et on arrive à la deuxième grande bataille, qui se livre ainsi trois mois environ après la déclaration de guerre.

* * *

Que se produira-t-il ensuite? Là le problème devient trop délicat pour continuer dans une telle voie. Essayons, cependant, de resserrer la fourchette en prenant une limite maxima.

Etant donné le cas que nous avons envisagé: guerre entre la France, d'une part, alliée à la Russie et l'Angleterre et, d'autre part, l'Allemagne soutenue par l'Autriche, il est bien certain que, au bout de trois mois, il y aurait eu sur la frontière russe et sur mer des rencontres importantes; une et peut-être plusieurs grandes batailles.

Le résultat de ces grandes batailles viendrait alors, forcément, exercer son influence sur la lutte entre les armées allemandes et françaises.

Là encore il peut se présenter un si grand nombre de cas que l'on ne saurait les envisager tous.

Toutefois, si l'on revient maintenant aux considérations diverses qui ont été développées au commencement de cette étude, et surtout aux considérations d'ordre matériel, politique, financier, psychologique et stratégique, on se rend compte que la guerre future ne saurait se prolonger aussi longtemps que certaines guerres du passé, et durer près d'une année.

Au bout de quelques mois, il y aurait un tel arrêt dans la vie économique et industrielle, agricole et commerciale, et cela chez tous les peuples, que les gouvernements auraient la sensation de toucher presque aux limites de l'épuisement.

Ce moment critique se produira-t-il au bout de trois, quatre ou cinq mois? Voilà un point que l'on ne saurait fixer d'une façon ferme et pour cause: on ne possède aucune base sérieuse.

Et l'on en arrive, dès lors, à cette fourchette de "trois à cinq mois", qui n'est qu'une simple hypothèse, basée plutôt sur l'imagination que sur un raisonnement serré... qui n'est pas possible d'ailleurs puisqu'il s'agit de l'avenir, et qu'aucune guerre du passé n'est susceptible de nous fournir, à ce sujet, des indications précises.

* * *

En tout cas, un gouvernement prévoyant et énergique disposera de tous les moyens nécessaires, matériels et moraux, pour continuer la lutte après une première défaite, et, à plus forte raison, un premier succès; toutefois, il ne saurait prendre trop de précautions pour s'assurer, dès le temps de paix, sa liberté d'action la plus complète vis-à-vis de l'ennemi. Il devra se rappeler, qu'étant données les idées sociales qui règnent actuellement en Europe, un mouvement populaire en faveur de la paix a de grandes chances de se produire après une première rencontre. Il appartient donc aux gouvernants de préparer et de prendre les mesures les plus rigoureuses pour l'enrayer—s'il est contraire aux intérêts du pays.

Mais ces même gouvernants ont, dès le temps de paix, encore un autre devoir à remplir; c'est de ne pas laisser répandre, dans la nation, "l'idée que la prochaine guerre se terminera sûrement après la première grande bataille."

Si cette idée fausse et néfaste venait à se transformer en conviction dans l'esprit de la population, on peut dire qu'une fois la guerre arrivée et une première bataille perdue... il n'y aurait plus rien à faire, ou, tout au moins, le gouvernement éprouverait des difficultés presque insurmontables à obtenir les sacrifices et les efforts nécessaires pour la continuation de la lutte.

Bien au contraire, on ne saurait trop rappeler à la masse... si ignorante, si mal renseignée, si peu éduquée au point de vue de cette guerre, que les armées européennes actuelles, tout au moins les armées allemandes et françaises, se valent sensiblement en tant que nombre, instruction et commandement. L'on ne devra donc pas désespérer après une bataille malheureuse. La victoire finale reviendra certainement "au peuple le plus tenace", à celui qui saura supporter, avec le plus d'énergie et surtout le plus longtemps, les épreuves de tous genres qu'entraînera, à sa suite, la guerre du XXe siècle.

"Il ne faut pas s'attendre à ce que les premières batailles soient forcément décisives, le contraire se présentera souvent et la chance pourra tourner si on sait faire face à l'infortune.

"Quand bien même la lutte n'offrirait aucune chance de succès, il faudrait la poursuivre quand même, car la situation politique peut changer et venir au secours de celui qui aura su durer." (Von Bernhardi, "La Guerre d'aujourd'hui".)

* * *

De son côté, le général H. Langlois a écrit:

Les Allemands, sachant que la mobilisation de l'armée russe sera forcément lente, ont tout intérêt, dans l'éventualité d'un conflit, à brusquer les choses contre nous et à nous écraser avant que les forces russes soient en état d'entrer en ligne. Faire croire à l'armée, à la nation qu'il nous faut absolument accepter, dès le début, une grande bataille qui serait décisive et terminerait la guerre en quelques semaines, n'est-ce pas faire le jeu de nos adversaires?

Bien loin de nous prêter au jeu de notre adversaire, nous ne devons accepter la bataille "décisive" que toutes forces réunies. Nous devons avoir cette conviction profonde que la lutte doit et peut durer jusqu'au moment où seront prêtes à agir avec nous nos troupes d'Algérie, ainsi que les armées amies et alliées de l'Angleterre et de la Russie; alors, et alors seulement, ce sera la guerre à outrance; celle-ci ne se bornera vraisemblablement pas à une seule grande bataille de quelques jours; elle durera longtemps et la victoire restera au plus tenace.

Voilà ce qu'il faut faire pénétrer dans tous les coeurs français; voilà ce qu'on ne saurait trop dire ni trop répéter; voilà ce qu'il faut écrire dans tous les journaux, surtout dans les plus populaires; voilà ce qu'il faut enseigner dans nos écoles et dans nos régiments: "la victoire au plus tenace." Telle est la vérité.

L'AME FRANCAISE

Comment on accepte les sacrifices nécessaires pour la patrie

Paris, 24.—Le comte Guerry de Beauregard, un vétéran de la guerre de 1870, a annoncé en ces termes la mort de son fils:

"Un de mes enfants vient de mourir en brave au delà de la frontière, en tête d'un escadron du 7e hussards. D'autres le vengeront. Un autre de mes fils, qui est dans l'artillerie, fait partie de l'état-major. Mon fils aîné est au 21e de chasseurs. Vive la France!

C'est sous le coup d'une profonde émotion que le sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts, a parlé devant le comité de la Société des artistes, d'un peintre, qui appelé sous les drapeaux, avait été obligé de quitter sa femme et ses quatre enfants presque sans ressources.

Cette dernière répondant à une de ses lettres s'exprime ainsi: "Fais ton devoir sans t'inquiéter de nous. La ville, l'Etat, et la société à laquelle tu appartenais sauront subvenir aux besoins des tiens." Et dans sa lettre, cette femme à l'âme si élevée, plaçait encore à son intention un mandat de cinq ou six francs, le seul argent qu'elle possédait alors.

M. Messimy, ministre de la guerre, demandant à Georges d'Esparbès, romancier et écrivain français très apprécié et qui est actuellement dans sa soixantième année, s'il lui plairait d'écrire une petite histoire pour le bulletin de l'armée, répondit:

—Je vous donnerai ce que vous me demandez, si vous me rendez un galon de caporal et m'envoyez à la frontière.

Le ministre de la guerre, se récriant, lui fit comprendre que cela lui était tout à fait impossible.

L'écrivain insista afin qu'on lui permette de reprendre sa place dans les rangs, pour quelque temps au moins, mais toute son éloquence resta sans effet et n'arriva pas à fléchir le ministre qui, s'il l'avait pu, n'aurait pas manqué de lui donner satisfaction.

LES FRANCAIS RESISTENT TOUJOURS VICTORIEUSEMENT DANS LE NORD

L'artillerie française inflige de lourdes pertes aux Allemands. — Les Belges repoussent trois divisions ennemies et obligent une quatrième à remonter vers le nord

Paris, 27.—Un bulletin publié par le ministère de la guerre dit:

"Dans le Nord les Français contiennent un fort contingent de troupes allemandes encadrées par de l'artillerie. L'artilerie fait de gros ravages dans les rangs ennemis.

"En dehors du champ de bataille, les Allemands, fidèles à leur tactique d'intimidation, envoient loin du gros des troupes, des automobiles blindés et des patrouilles de uhlans pour faire croire à l'approche d'une armée allemande et inquiéter la population des pays qu'ils traversent.

"A Lille, le personnel des administrations est resté à son poste, la ville n'est pas menacée.

"Dans certaines régions du nord, les habitants des villes et villages ont été effrayés par l'apparition de patrouilles ennemies. De telles incursions sont naturelles en temps de guerre: les patrouilles s'aventurent quelquefois même à une grande distance de la base des opérations. Il n'y a pas à s'en alarmer, car elles n'indiquent aucunement l'arrivée imminente d'une armée ennemie.

"Dans la région des Ardennes, l'ennemi a cessé ses attaques. Avant-hier, nous avons victorieusement repoussé une violente attaque dirigée contre notre front sud.

"Les Belges ont repoussé trois divisions allemandes au sud d'Anvers et obligé une quatrième division marchant sur nous à remonter vers le nord.

"A Malines, les Belges se sont emparés d'une grosse pièce de siége.

"Les forts de Namur tiennent toujours.

"A Ostende, la situation demeure un peu inquiétante: les Belges défendent la ville contre les raids de la cavalerie allemande; mais il a été décidé que, si les Allemands arrivaient avec des forces plus importantes, le bourgmestre et les échevins iraient à leur rencontre et demanderaient l'application des lois de la guerre, au sujet des villes ouvertes.

"Des pièces d'artillerie ont été installées sur les positions commandant les routes importantes.

"De nombreux réfugiés des villages des environs arrivent tous les jours dans la ville."

* * *

Paris, 27.—Un communiqué officiel dit:

L'armée belge de campagne qui était attachée à la défense de Namur et un régiment français qui la soutenait ont rejoint nos lignes.

"Dans le Nord, les Anglais ont attaqué des forces très supérieures en nombre et ont été obligés, après une brillante résistance, à se retirer un peu sur leur droite.

"Nos armées ont maintenu leurs positions en Belgique. L'armée d'Anvers, en prenant l'offensive, a attiré et tenu en échec plusieurs divisions allemandes."

* * *

Londres, 29.—On affirme que des soldats d'infanterie de marine anglais ont occupé Ostende pour défendre la ville contre les Allemands.

L'ambassade de France assure cet après-midi que Lille n'est pas tombé au pouvoir des Allemands; mais qu'il y a eu des combats sérieux sur la frontière franco-belge avoisinante. Ces combats, qui n'étaient que des engagements d'avant-gardes, se sont terminés par la retraite des Allemands.

VICTOIRE RUSSE EN GALICIE

Les Russes occupent plusieurs défilés au sud de Tarnopol

Paris, 27.—Une dépêche de Saint-Pétersbourg annonce que les troupes russes, poursuivant leur avantage en Galicie, se sont emparés de plusieurs défilés au sud de Tarnopol, sur la Sereth, Tarnopol est situé à 130 kilomètres à l'est de Lemberg. Une division de cavalerie autrichienne a été mise en déroute en Galicie, et les Russes ont capturé deux batteries d'artillerie et fait deux cents prisonniers.

En Galicie, le plan stratégique russe marchera d'accord avec celui victorieusement adopté dans la Prusse orientale.

Les Autrichiens devant Lemberg seront probablement pris entre les mâchoires d'un étau semblable. Ceci peut être déduit du fait qu'une armée russe a déjà atteint Rava, au nord de Lemberg, alors qu'une autre armée s'avance au sud-ouest, comme le prouve l'action dans laquelle neuf escadrons de cavalerie russe ont mis en déroute une division entière de cavalerie autrichienne à Plukhow.

Il semble probable que la ligne de communications du corps de troupes qui bat en retraite de Vladimir Volhynskiy vers Sokal a été coupée.

Une dépêche de Saint-Pétersbourg au "Morning Post" de Londres, passant en revue les opérations militaires russes, dit:

"Deux grandes armées russes marchent actuellement à la bataille sur un front qui s'étend sur plus de 110 kilomètres. Les experts militaires sont d'avis que cette bataille aura lieu d'ici deux ou trois jours, et coïncidera à peu près avec le choc sur la frontière franco-belge, de telle sorte qu'il sera impossible à l'Allemagne de détacher des troupes d'un point pour les porter au secours d'un autre point menacé."

GRANDE VICTOIRE SERBE

Nish, Serbie, 27.—Les troupes serbes ont réoccupé Sabac lundi, 24 août, à 4 heures de l'après-midi, dit un communiqué officiel publié ici aujourd'hui. Les Autrichiens ont été rejetés sur la rive opposée de la Save et le territoire serbe est complètement débarrassé de toute troupe ennemie.

Le communiqué ajoute, qu'en battant en retraite, les Autrichiens ont dévasté les villages serbes et massacré les habitants.

Sabac est situé sur la Save à 45 kilomètres à l'ouest de Belgrade.

Les troupes autrichiennes avaient réussi à pénétrer dans Sabac, le 15 août, après un combat acharné sur toute la ligne.

* * *

Londres, 27.—Le correspondant de l'agence Reuter à Nish télégraphie:

"Après une grande victoire de l'armée serbe, nos forces poursuivent l'ennemi sur toute la ligne. Ce dernier n'offre aucune résistance et s'enfuit avec la plus grande hâte.

"Les pertes de l'ennemi furent énormes. D'après les renseignements obtenus jusqu'à présent, les 11e, 21e, 28e et 102e régiments d'infanterie autrichienne ont été entièrement détruits.

"Le colonel du 28e a été fait prisonnier et le général, commandant la 21e division d'infanterie, a été tué. Les Autrichiens détruisirent le quai à Tekia."

* * *

Paris, 27.—Que la Serbie se prépare à poursuivre une guerre sans quartier est mis en évidence par la note envoyée par la Serbie au gouvernement français. Cette note proteste contre les ordres que les autorités supérieures de l'armée autrichienne auraient donnés, de brûler les récoltes et de raser les villages sur tout le territoire serbe où passent les troupes autrichiennes. La note ajoute qu'en raison des cruautés dont les Autrichiens font preuve vis-à-vis des Serbes, il sera très difficile d'empêcher les troupes serbes de se livrer à des actes de revanche, et que le gouvernement serbe se trouve dans l'obligation d'exercer toutes les mesures de représailles compatibles avec les lois internationales.

LE "KAISER WILHELM DER GROSSE" COULE PAR UN CROISEUR ANGLAIS

Il était armé en guerre.

Londres, 29.—Le "Kaiser-Wilhelm-der-Grosse" a été coulé, sur la côte ouest de l'Afrique, par le croiseur anglais "Highflyer".

M. Churchhill, premier lord de l'amirauté, annonça en ces termes cette nouvelle à la chambre des communes, pendant la séance d'aujourd'hui:

"L'amirauté vient de recevoir la nouvelle que le paquebot allemand armé en croiseur auxiliaire, "Kaiser-Wilhelm-der-Grosse" été coulé, près de la côte ouest de l'Afrique, par le croiseur anglais "Highflyer".

"Ce croiseur auxiliaire, armé de dix canons de quatre pouces, est un des rares croiseurs auxiliaires que l'Allemagne ait réussi à armer et à faire prendre la mer; il s'interposait au libre trafic entre l'Angleterre et les colonies du Cap. Les survivants de l'équipage ont été recueillis avant que le vaisseau ne sombre.

"Sur le "Highflyer" il y a eu un tué et cinq blessés."

Le bureau officiel de la presse annonça cet après-midi que le message suivant avait été envoyé par l'amirauté au capitaine du "Highflyer":

"Bravo! Vous avez rendu un signalé service non seulement à l'Angleterre, mais au commerce pacifique du monde. Il semble que les officiers et les hommes d'équipage allemands aient rempli leur devoir avec conscience et humanité, aussi méritent-ils d'être traités avec les égards qui sont d'usage dans la marine."

L'ALLEMAGNE APPELLE TOUTES SES FORCES

Les jeunes gens de 16 à 19 ans seront instruits par des officiers en retraite

Londres, 30.—Le bureau officiel de nouvelles dit:

"Les journaux allemands des 22 et 24 août ont publié un ordre du gouvernement prescrivant que l'instruction militaire soit donnée aux jeunes gens de 16 à 19 ans. Les officiers en retraite assumeront la tâche d'instructeurs."

LES REVERS AUTRICHIENS

Les troupes autrichiennes abandonnent le Sanjack de Novibazar

Londres, 30.—Une dépêche de Kraguyevatz (Serbie), à l'agence Havas, annonce que l'armée autrichienne a évacué le Sanjack de Novibazar.

Le Sanjack est un petit pays situé entre le Monténégro et la Serbie, qui, en 1913, au moment de la guerre des Balkans, appartenait à la Turquie.

En 1878, par le traité de Berlin, l'Autriche-Hongrie avait été autorisée à placer des garnisons dans certains points stratégiques du Sandjack, mais ces troupes, après l'annexion par l'Autriche des provinces de Bosnie et d'Herzégovine avaient été retirées.

Pendant la guerre des Balkans, l'Autriche-Hongrie avait de nouveau saisi l'occasion d'occuper le Sanjack et cette occupation avait grandement servi à neutraliser les victoires de la Serbie dans ces différentes guerres.

NOS SUCCES EN LORRAINE

Notre offensive a continué avec succès pendant cinq jours

Paris, 27, 11 h. 25 du soir.—Dernier communiqué officiel de la journée:

"Dans la région des Vosges et de Nancy, notre mouvement offensif s'est poursuivi sans interruption pendant cinq jours. Les pertes allemandes sont considérables; au sud-est de Nancy, sur un front de 3 kilomètres d'étendue, on a trouvé 2,500 cadavres allemands, et dans la région de Vitrimont, à 4 kilomètres au nord-ouest de Lunéville, on en a compté 1,500 sur un front de 4 kilomètres.

"La vieille forteresse de Longwy, dont la garnison n'était composée que d'un bataillon, a capitulé aujourd'hui après avoir soutenu pendant 24 jours un bombardement presque continu qui avait commencé le 3 août. Plus de la moitié des défenseurs avaient été tués ou blessés. Le lieutenant-colonel Darche, gouverneur de Longwy, a reçu la croix d'officier de la Légion d'honneur pour "héroïque conduite dans la défense de Longwy."

"Sur la Meuse, nos troupes ont repoussé vigoureusement plusieurs attaques allemandes et se sont emparées d'un drapeau."

* * *

Paris, 27.—Le bureau officiel de la presse publie le communiqué suivant:

"Dans la région des Vosges, nos troupes ont repris l'offensive et forcé à se retirer les Allemands qui, hier, les avaient fait reculer sur Saint-Dié.

"Hier les Allemands avaient bombardé Saint-Dié qui est une ville ouverte."

UN CROISEUR ALLEMAND COULE

Le "Magdebourg" est coulé par les Russes près de l'île d'Odensbourg

Berlin, 30.—L'amirauté allemande signale ce qui suit:

"Le petit croiseur "Magdebourg", par suite du brouillard, s'est jeté à la côte, près de l'île de Odensburg, dans le golfe du Finlande.

"En raison du mauvais temps les autres navires de guerre allemands se trouvant dans ces parages n'ont pu aider au renflouement et tous les efforts échouèrent; le capitaine prit le parti d'abandonenr le vaisseau, une forte flotte russe se préparant à l'attaquer.

"Une partie de l'équipage fut sauvée par le torpilleur allemand "V-26" malgré un feu violent des navires russes.

"Dix-sept hommes ont été tués, 25 blessés, et 85 y compris le capitaine ont disparu.

"Les Russes firent sauter le "Magdebourg".

"Les survivants sont arrivés en Allemagne."

LES AUTRICHIENS CONTINUENT A BOMBARDER BELGRADE

Les pertes autrichiennes seraient de 60,000 hommes

Londres, 27.—Le correspondant de Nish de l'agence Reuter a télégraphié aujourd'hui que les Autrichiens continuent à bombarder Belgrade. Le bombardement, dit-il, est des plus sévères et c'est à peine s'il existe un monument qui ne soit endommagé. La ville est déserte.

"Les obus font de terribles dégâts; le palais a été en partie brûlé. Un grand bâtiment a été frappé de 35 obus."

Le correspondant en parlant de la victoire serbe sur l'armée autrichienne qui avait envahi la Serbie, dit que les Autrichiens ont fui, et que l'armée serbe continuait à poursuivre l'ennemi sur tout le front de bataille.

Il ajoute que sur 300,000 Autrichiens ayant pris part au combat, 15,000 ont été tués, 30,0000 blessés et 15,000 fait prisonniers. Soixante quinze canons ont été pris.

L'AUTRICHE DECLARE LA GUERRE AU JAPON

Le bruit de la déclaration de guerre est confirmé à Rome et à Paris.

Rome, 28.—Une dépêche de Vienne annonce que l'Autriche a déclaré la guerre au Japon.

* * *

Londres, 28.—Une dépêche de Paris au "Central News" annonce positivement que l'Autriche a déclaré la guerre au Japon.

* * *

Washington, 28.—L'ambassadeur japonais à Vienne a remis, aujourd'hui, les intérêts de son gouvernement en Autriche, entre les mains de l'ambassade américaine, avec l'intention de se rendre ce soir à Berne, suivant dépêches officielles. Le message, ne fait pas allusion à une déclaration de guerre de l'Autriche au Japon.

NOS SUCCES NAVALS

Comment fut coulé le "Zrinyi"

Londres, 25.—Des nouvelles officielles de Paris fournissent de plus amples renseignements sur le combat naval qui a eu lieu dans l'Adriatique, il y a environ huit jours, et qui a eu pour résultat la destruction du cuirassé d'escadre autrichien "Zrinyi", bateau de 14,000 tonnes, portant un équipage de 857 hommes.

Le "Zrinyi" fut atteint par un obus lancé par les Français; le projectile, ayant fait explosion dans les soutes aux poudres, occasionna de tels dégâts que le bâtiment coula en quelques minutes.

LES BLESSES FRANCAIS

Il leur tarde d'être guéris pour retourner se battre

Paris, 28.—Un grand nombre de blessés français sont soignés dans les hôpitaux de Paris.

Les blessés déclarent fréquemment que leurs blessures n'étaient pas douloureuses. En beaucoup de cas les hommes atteints par une balle ne s'en sont aperçus qu'à la fin du combat. L'un d'eux déclare qu'il n'a découvert sa blessure que le lendemain matin. Il se rendit compte alors qu'une balle lui avait traversé le bras. Les seules marques extérieures de la blessure étaient deux gros points noirs placés de chaque côté du membre blessé: ces points ressemblaient à des marques faites au crayon.

Les blessés, dans les hôpitaux, passent gaiement leur temps, écoutant pendant des heures les nouvelles de la guerre, lues à haute voix par l'un d'eux. Aucun d'eux ne se plaint, si ce n'est du délai apporté à son retour sur la ligne de bataille.

Dans un hôpital que j'ai visité aujourd'hui, un soldat, dont la jambe a été traversée par quatre balles, m'a dit en souriant: "Je leur ferai leur affaire malgré cela."

Un capitaine de chasseurs, blessé au front, ne cesse de demander, à ceux qui le soignent, quand ils lui permettront de retourner se battre.

UN CAS EXTRAORDINAIRE

Un soldat blessé de 11 balles survivra probablement à ses blessures

Paris, 29.—Parmi les nombreux soldats blessés ramenés après la première attaque de Mulhouse, se trouve un homme qui ne reçut pas moins de onze balles.

On espère probablement le sauver.

"C'est étonnant, a dit un chirurgien, que ce garçon ait reçu onze balles dans le corps, et n'en ait pas gardé une seule."

LES BELGES DETRUISENT UN ZEPPELIN A ANVERS

Le dirigeable allemand avait lancé plusieurs bombes sur la ville

Londres, 27.—Le correspondant à Anvers de "l'Evening News" télégraphie qu'un Zeppelin qui avait survolé cette ville pendant la nuit a été détruit par l'artillerie belge à Hemixen, petite ville située à dix kilomètres d'Anvers.

Les quinze hommes qui se trouvaient à bord du ballon allemand ont été faits prisonniers.

Cette dépêche concerne évidemment le même Zeppelin qu'on a dit avoir été aperçu passant sur Anvers pendant la nuit.

Une autre dépêche datée d'Anvers également dit que le Zeppelin en question, avant de venir s'abattre sur le sol, avait lancé sept ou huit bombes sur la ville.

Une des maisons qui a été détruite par un projectile n'était situé qu'à 300 mètres du palais du roi Albert.

Sept personnes ont été tuées et six gravement blessées par l'explosion. D'autres maisons ont été en partie démolies par les bombes, ainsi que l'hôpital Elizabeth, où ne se trouvait heureusement aucun malade.

Les bombes ont éclaté avec une force et un bruit terribles; aussi, les habitants d'Anvers ont-ils été presque pris de panique.

On se montre indigné, à Anvers, que les Allemands aient osé jeter des bombes sur un hôpital où flottait le drapeau de la Croix rouge.

* * *

Londres, 27.—Le bureau officiel d'information a confirmé les dépêches envoyées précédemment où l'on parlait des bombes lancées par un Zeppelin qui avait cause de grands ravages dans la ville d'Anvers.

Le bureau s'exprime ainsi:

"On a reçu un télégramme de sir Francis Villiers, ministre d'Angleterre en Belgique, confirmant la nouvelle qu'un Zeppelin, survolant Anvers la nuit dernière, avait lancé six shrapnels sur la ville.

"L'une d'elles est venue tomber près du palais, mais heureusement n'a blessé aucune des personnes qui s'y trouvaient.

"De nombreux immeubles ont été détruits et douze personnes ont été tuées."

Sir Francis Villiers déclare, dans sa dépêche, que cette manière d'agir a porté à son comble l'indignation que les brutalités allemandes avaient déjà soulevée.

LE FOU DU ROI

Un jour, un des fous de Philippe-Auguste vint lui demander un ample secours sous le prétexte qu'il était son parent.

—De quel côté et à quel degré? demanda le roi.

—Nous sommes frères du côté d'Adam. Seulement, on a mal partagé l'héritage entre vous et moi.

—Tiens, frère, répondit le roi, je te rends la portion qui constitue ta légitime.

Et il lui donna une obole, en ajoutant:

—Quand j'en aurai rendu autant à tous mes frères et parents, il ne m'en restera plus autant. Ainsi, tiens-toi pour avantagé.

RURAL MUNICIPALITY OF RICHOT.—SALE OF LANDS FOR ARREARS OF TAXES.

By virtue of a warrant issued by the reeve of the Rural Municipality of Ritchot and to me directed, and under his hand and the corporate seal of the said Municipality and bearing date the 26th day of August, A.D. 1914, commanding me to levy on the several parcels of land hereinafter mentioned and described for arrears of taxes with costs, I do hereby give notice that unless the said arrears of taxes and costs are sooner paid, I will on Wednesday the seventh of October, A.D. 1914, at my office in the Municipal Hall at St. Adolphe, at the hour of ten o'clock in the forenoon, proceed to sell by public auction the said lands for the arrears of taxes due thereon with costs.

Description	Acres	Arrears	Cost	Total
Lot 32 St. Norbert	61	$ 65.47	$0.50	$ 65.97
Lot 34 St. Norbert	110	117.01	0.50	117.51
Lot 51 St. Norbert	105	137.46	0.50	137.96
Pt. Lot 44 St. Norbert Nly 2 chns. of Sly 4 chns. E. M. R.	14.05	19.18	0.50	19.68
Pt. Lot 58 St. Norbert O. Q. M.	96.65	82.02	0.50	82.52
Pt. Lot 59 St. Norbert O. Q. M.	97.38	82.73	0.50	83.23
Lots 2 and 3 Blk. 1-2-3-4 Plan 1458 St. Norbert	90	96.34	0.50	96.84
Lot 64 Nly 3 chns Inner 2 miles St. Norbert	48.89	50.50	0.50	51.05
Lot 194 Outer 2 miles St. Norbert	16	11.91	0.50	12.41
Pt. Lot 227 St. Norbert Sly ½ chn. W. St. Mary's Road	1.50	4.24	0.50	4.74
Lot 228 St. Norbert	161	113.80	0.50	114.30
Lot 229 St. Norbert	150	110.69	0.50	111.19
Pt. Lot 232 St. Norbert Sly 5 chns.	84.50	109.33	0.50	109.83
Pt. Lot 234 St. Norbert Nly 5 chns.	85	71.77	0.50	72.27
Pt. Lot 234 St. Norbert Sly 5 chns.	85	63.06	0.50	63.56
Lot 21 Blk A. Plan 650 St. Norbert	.20	8.13	0.50	8.63
Pt. Lot 245 St. Norbert Part W. St. Mary's Rd.	2	52.55	0.50	53.05
N.E. ¼ Sec. 12 and S. ½ S.E. ¼ Sec. 13, Tp. 7, R. 3 E.	234	170.35	0.50	170.85
N.E. ¼ Sec. 26, Tp. 7, R. 3 E.	160	216.84	0.50	217.34

Dated at St. Adolphe this 27th day of August, A.D. 1914.

C. GAUTHIER, Sec. Treas.

CHRONIQUE AGRICOLE

LE MARCHE

Blé—	
No 1 Northern	115⅝
No 2 Northern	113⅞
No 3 Northern	111⅜
No 4	102⅞
No 5	94⅞
Rejeté No 1	109⅞
Rejeté No 2	107⅞
Rejeté No 3	104⅞
Avoine—	
No 2	53
No 3	51
No 1 fourrage	50
Orge—	
No 3	61½
No 4	59½
Rejeté	58½
Fourrage	56
Lin—	
No 1 N W C	141
No 2C W	137

DES GENS BIEN SATISFAIS

Un cultivateur des environs de Saint-Hyacinthe, qui pratique depuis trois ans le contrôle des vaches laitières, s'en déclare enchanté. Et il a de très bonnes raisons de l'être, car en juin de cette année ses neuf vaches ont donné en moyenne 1,203 livres de lait par tête, soit un total de 10,830 livres. Il y a trois ans, la moyenne était de 823 livres et le total de 7,411 livres seulement. En d'autres termes, ses neuf vaches, en un seul mois de cette année lui ont rapporté $34 de plus que pendant le même mois il y a trois ans.

On pourrait facilement recueillir des exemples du même genre dans tous les comtés où le contrôle des vaches est pratiqué intelligemment. Il y a près de Listowel, Ont., un troupeau de 16 vaches qui ont donné en moyenne 2,700 livres de lait de plus par tête qu'il y a trois ans. Ceci fait une augmentation de revenu de quatre cent trente-deux piastres par an, et cette augmentation a été obtenue avec le même nombre de vaches. Voilà un résultat tangible de la valeur de la pesée de l'épreuve, pratiquée d'une manière systématique et intelligente.

Il y a aussi a Wooler, Ont., un troupeau qui donne aujourd'hui 8,308 livres de lait par vache, soit une augmentation de 3,000 livres de lait par tête.

Le Commissaire de l'industrie laitière à Ottawa, fournira sur demande, des feuilles pour l'inscription des pesées du lait et de la nourriture et un régistre de production du troupeau.

C. F. W.

DES VACHES QUI DURENT

Le contrôle systématique des vaches laitières offre de nombreux avantages. D'abord il permet de découvrir les vaches nulles et il épargne ainsi aux laitières la peine d'avoir à pensionner des vaches qui ne rapportent rien. Souvent aussi, il fait connaître les bonnes vaches, et ce n'est pas là le moindre de ses avantages. Par exemple, nous connaissons un cultivateur d'Ennismore, Ontario, qui avait une vache, petite, de faible taille, qu'il se proposait de vendre, car il avait de sérieux doutes sur sa valeur. Mais le contrôle lui a appris que c'était une des meilleures bêtes de son troupeau, aussi bien au point de vue de la production du lait qu'à celle du gras. Ne sacrifiez pas les bonnes laitières!

Ceci nous rappelle une autre vache à Ayers Cliff, Québec, qui s'est vendue aux enchères pour $28, parce que personne ne connaissait sa valeur. Elle a été vendue en bloc, avec trois autres, comme les quatre plus mauvaises vaches du troupeau, qu'on liquidait. Mais elle est tombée sur un propriétaire qui pratique le contrôle et qui depuis a refusé $100 pour cette vache et pour cause: elle lui a donné 322 livres de gras en sept mois.

Voulez-vous savoir si le contrôle des vaches paie? Adressez-vous à ces hommes qui se sont formés des troupeaux donnant une moyenne de huit à neuf mille livres de lait par tête. Ils vous en fourniront les preuves. Vos vaches sont peut-être de belles bêtes, mais la question est de savoir si elles paient. Les vaches contrôlées, celles qui produisent, celles qui durent, vous rapporteront de soixante à soixante-dix piastres pendant les sept mois de fabrication.

C. F. W.

LES MANGEURS D'HOMMES

On serait tenté de croire que les progrès de la civilisation ont dû avoir pour résultat de mettre décidément l'homme à l'abri de ces grands massacres auxquels la cruauté des fauves l'exposait à des époques moins avancées. Il n'en est rien. De terribles statistiques établissent que, chaque année, lions, tigres, serpents, crocodiles, continuent de faire de véritables hécatombes humaines. Les temps ne sont pas venus—s'ils doivent jamais venir—où l'homme n'aura plus à se préoccuper de défendre sa vie contre ses cruels rivaux. Il aura donc toujours besoin de faire preuve du courage et du sang-froid qu'exigent toutes les formes de la guerre.

Une statistique, que dresse chaque année le Gouvernement des Indes, mais qui avait échappé jusqu'ici à l'attention de notre presse quotidienne, a causé récemment dans le public français une véritable stupeur, grâce aux extraits qu'en a publiés un journal du matin: en 1911, les tigres de la péninsule hindoustanique ont dévoré *sept cent soixante-sept* personnes, et le nombre des êtres humains mis à mort par la dent des fauves ou par la morsure des serpents a formé l'effrayant total de *vingt-six mille deux cent quarante-deux victimes!*

Si l'on totalise les bilans des dix dernières années, le chiffre obtenu est encore plus impressionnant: de 1902 à 1911, la population des Indes a payé aux fauves et aux serpents un lugubre tribut de 243,314 vies humaines!

Et la même effrayante statistique ajoute que, durant ces dix années, carnassiers et reptiles ont tué *plus d'un million* de boeufs domestiques!

Remarquez bien que l'Inde n'a pas le monopole de ces massacres d'hommes. Qui dira combien de nègres tombent chaque année sous lse griffes des lions africains? Les statistiques d'ensemble font totalement défaut sur ce chapitre, mais la statistique officielle nous fait soupçonner que les victimes des lions, des léopards, des buffles, et d'autres fauves d'Afrique, pourraient se compter chaque année par dizaines de mille!

Au reste, voici quelques chiffres authentiques. En l'année 1909, les lions de l'Ouganda tuèrent 22 Européens, 12 Hindous (employés pour la construction d'une voie ferrée), et 167 indigènes en contact avec les colons, soit un total de 201 victimes connues.

Mais cette statistique ne tient aucun compte des indigènes non employés par des Européens qui tombèrent sous les crocs des lions. Un fonctionnaire de Nairobi (l'une des principales villes de la colonie) estime que leur nombre dépassa 500. Les lions de l'Ouganda auraient donc fait 700 victimes pendant cette même année 1909

D'autre part, 15 Européens furent lacérés ou piétinés à mort par des rhinocéros ou par des éléphants, et 32 indigènes eurent le même sort—sans parler de ceux qui furent tués dans la brousse, loin des régions fréquentées par les blancs.

En 1907, les lions de la Rhodésie eurent à leur actif 119 morts connues. En 1909, ceux de l'Afrique orientale portugaise égorgèrent plus de 200 personnes, dont trois chasseurs européens. Un voyageur estime que, dans le Congo Indépendant, la moyenne annuelle des indigènes qui sont tués par des fauves est de 600. Mais répétons que ces chiffres sont audessous de la vérité, car les observations se cantonnent sur des espaces restreints, et personne ne peut dire quel tribut les peuplades sauvages de l'intérieur paient chaque année aux fauves.

La Chine, qui au cours de sa longue existence, a pu se débarrasser des animaux dangereux qui menaçaient ses laborieuses colonies de paysans, voit cependant tomber chaque année un millier de personnes sous les crocs des loups, des ours et des tigres. La petite Corée elle-même n'a pas réussie à exterminer les tigres à long-poil—les plus féroces et les plus grands de l'espèce—qui hantent ses montagnes. Ces formidables carnassiers égorgent annuellement une moyenne de 2,000 paysans ou chasseurs coréens.

On s'imagine généralement que le tigre est un animal essentillement tropical, et plus d'un lecteur sera surpris d'apprendre que le redoutable carnassier remonte jusque dans la glaciale Sibérie, où il a formé une espèce distincte (*Tigris Amuriensis*), remarquable par sa grande taille, la beauté de sa fourrure, et son amour immodéré de la chair humaine.

Il nous est impossible de citer des chiffres précis sur ses ravages, car il fréquente surtout les forêts du bassin de l'Amour, régions où la domination moscovite n'est encore que nominale. Nous ne possédons qu'une donnée certaine: durant les quatre mois d'été de 1909, les tigres de la Transbaïkalie (province du gouvernement général de l'Amour) égorgèrent 12 indigènes, 27 sujets russes (dont 2 fonctionaires et 8 soldats), et 132 Chinois immigrés, soit un total de 171 victimes pour un territoire qui ne représente que la cinquième partie de l'habitat de cette redoutable espèce.

Mais qu'est ce chiffre auprès du total des morts imputables aux loups et aux ours de Sibérie! C'est par milliers qu'elles se comptent! Une statistique de l'administration des Eaux et Forêts de Sibérie nous apprend que 5,234 personnes (paysans indigènes et forçats), succombèrent durant l'année 1907 aux attaques de ces fauves.

A l'exception de l'Indo-Chine et du Siam, les autres régions de l'Asie sont venues à bout des fauves qui les hantaient. On a prétendu que le lion, jadis si répandu en Asie Mineure, existait encore en Perse et dans le Bélouchistan: mais il est désormais établi que le lion asiatique—qui ne diffère de son congénère africain que par sa crinière noire—ne s'est maintenu de nos jours que dans la presqu'île de Kathiavar, à l'extrême-ouest des Indes.

Encore est-ce grâce à la munificence d'une longue lignée de princes, les Gaëkwars de Baroda, qu'il a conservé sa petite place au soleil. Fiers d'être les possesseurs des derniers lions asiatiques, comme l'est l'Empereur de toutes les Russies de posséder dans ses forêts les derniers bisons européens, ces puissants maharajahs ont réservé à leurs redoutables pupilles un immense domaine constitué par les monts Gir, que recouvre une forêt où il est interdit d'abattre un arbre.

Ces lions sont recensés périodiquement. Nous aimons à supposer, pour la sauvegarde des fonctionnaires chargés de cette dangereuse mission, que le dénombrement est approximatif! En 1906, on en compta environ 122. Le maharajah a seul le droit d'autoriser un chasseur à pénétrer dans la forêt et à abattre un lion, *un seul*—privilège qu'il n'accorde qu'aux plus illustres visiteurs.

L'Europe occidentale a désappris la terreur des fauves, et les loups qui venaient jusque dans nos villages de l'est et du centre de la France enlever des enfants en plein jour ne sont plus qu'un lointain souvenir. Il faut remonter jusqu'en 1889 pour constater une dernière appariton de loup une dernière apparition de loup malvenu visiteur fut tué aux environs de Saint-Chaffrey.

Mais nous possédons encore quelques fauves redoutables. On compte plusieurs centaines d'ours dans les Pyrénées, et des chasseurs de Grenoble ont tué en 1908 un des derniers ours du massif du Vercors.

A mesure que nous nous avançons vers l'Est, nous constatons que les grands carnassiers se font plus nombreux et plus redoutables. Si les loups d'Allemagne n'attaquent qu'une vingtaine de personnes par an, ceux de l'Autriche-Hongrie en déchirent encore une centaine. L'hiver dernier, 2 douaniers furent dévorés près de la frontière russe, et un médecin hongrois fut attaqué en voiture par une meute de loups qui étranglèrent le cheval avant d'égorger le malheureux docteur, dont on ne retrouva que les vêtements déchirés et ensanglantés.

Nous aurons fini de dresser le bilan des fauves d'Europe en évoquant les sinistres tragédies dont les steppes russes sont le théâtre. Une statistique, dressée par un journal hebdomadaire de Saint-Pétersbourg, évalue à un millier le nombre des personnes qui succombent aux attaques des fauves (loups et ours) dans la Russie proprement dite, chiffre qui se grossit des 120 victimes qu'ils font en moyenne dans la région du Caucase.

En somme, les fauves d'Europe (sans parler des serpents) doivent causer chaque année la mort de 1,200 personnes environ.

En Amérique, les fauves, y compris le *grizzly* des Montagnes Rocheuses et l'ours blanc des régions polaires, sont peu dangereux pour l'homme: en revanche, les serpents y constituent un réel danger. Aux Etats-Unis, on déplore annuellement la mort d'une centaine de personnes, mordues par des reptiles venimeux. Les statistiques nous manquent totalement pour l'Amérique latine. Mais, si l'on songe que la minuscule Martinique enregistre chaque année une vingtaine de morts causées par le venin du terrible trigonocéphale, on peut se faire une idée du nombre de victimes qui succombent, dans l'immense étendue de l'Amérique du Sud, aux morsures des serpents.

Les caïmans prélèvent, de leur côté, un sinistre tribut. Dans un village du Panama, Pinogana qui compte 1,500 habitants, et où je vécus durant près d'un an, cinq personnes furent emportées par ces monstres en six mois!

Quant à l'Océanie, notre étude se résumera en ces quelques mots: à l'exception des tigres de petite taille des îles de la Sonde, les fauves dangereux et les reptiles venimeux y sont presque ciomplètement inconnus.

Des faits et des chiffres qui précèdent découlent deux observations: que la terre n'est pas aussi surpeuplée qu'on pourrait le supposer, puisqu'elle offre encore aux fauves des retraites sûres, et que la ruse, l'audace et l'intelligence des grands carnassiers leur fournissent les moyens de défendre pied à pied leurs domaines contre des envahisseurs que la civilisation a munis d'armes perfectionnées.

Nous ferons ici une remarque qui pourra paraître paradoxale: les bêtes sauvages suivent attentivement les progrès de la civilisation, et en comprennent, avec une rapidité surprenante, les bienfaits et les méfaits!

Dans les forêts vierges de l'Amérique du Sud, j'ai constaté fort souvent ce curieux phénomène. Dans les cinq ou six semaines qui suivent l'établissement d'un campement de mineurs ou de chercheurs de caoutchouc, des boas viennent s'instaler nuitamment dans le chaume des huttes ou sous les lattes d'écorce de palmier qui forment les planchers. Ils y élisent domicile, se tiennent immobiles durant le jour et ne sortent de leur cachette qu'après que les hommes ronflent à poings fermés, pour se repaître des rats qui ne tardent pas à pulluler autour du camp.

Ce n'est pas par amitié pour l'homme que ces grands serpents inoffensifs—j'en ai vu dont la longueur atteignait 7 mètres—viennent se fixer près de lui. Mais ils ont appris, de génération en génération, que les pécaris (sangliers qui vivent en meutes) sont plus friands de leur chair que ne l'est l'homme. Or, les pécaris s'enfoncent dans les profondeurs de la forêt dès que des détonations de fusils leur ont révélé l'existence d'un campement; et cette conclusion s'impose à l'intelligence du reptile: réfugié près de l'homme, il n'aura plus à redouter les crocs voraces de son féroce ennemi, le sanglier.

On avait prédit que la multiplication des voies ferrées dans la péninsule hindoustanique aurait pour conséquence la destruction des fauves redoutables: mais elle n'a eu, jusqu'ici, pour résultat que de leur procurer de nouvelles victimes. A titre d'exemple, nous conterons ce qui s'est passé dans le Népaul.

Quand, pour la première fois, le ruban d'acier envahit la jungle du Népaul, royaume indépendant situé au pied de l'Himalaya, les prophètes purent crier victoire. Les détonations des cartouches de dynamite employées par les ingénieurs firent disparaître comme par magie les hordes de fauves qui rendaient la région absolument inhabitable. Pendant les deux premières années des travaux, les tigres ne firent pas une seule victime parmi les cinq mille coolies de l'entreprise. Des chasseurs s'assurèrent que les terribles mangeurs d'hommes s'étaient enfuis dans un rayon de cinquante lieues.

Au cours de la troisième année, 15 ouvriers disparurent. Les ingénieurs soupçonnèrent qu'ils avaient été enlevés nuitamment par des tigres, mais se gardèrent bien d'émettre une opinion, dans la crainte de répandre la panique parmi leur personnel. Le fracas de la dynamite n'effrayait déjà plus les fauves!

La ligne fut enfin inaugurée, et, pendant la première année de son fonctionnement, tout marcha à souhait: le sifflet des locomotives exerçait sur les tigres une crainte salutaire! Mais la série rouge approchait...

En septembre 1899, un déraillement se produisit à quelques kilomètres de Bankipore: l'aiguilleur n'était pas à son poste! Assailli dans sa guérite par un tigre *deux minutes* après le passage d'un train, le malheureux avait été emporté tout vivant dans la jungle—si vivant que des paysans entendirent ses cris se perdre dans le lointain. A son tour, le sifflet de la machine n'impressionnait plus les tigres!

Pendant le mois qui suivit, quatre ouvriers furent dévorés sur la voie, et cinq gardes-barrières eurent le même sort. Puis, ce fut un chef de gare et sa famille qui se défendirent pendant deux heures contre un tigre et une tigresse. Le malheureux Hindou demanda par le télégraphe des secours qui arrivèrent trop tard: les fauves avaient finalement pénétré dans la maison en poussant une fenêtre mal fermée!

L'administration de la ligne dut se résoudre à rebâtir les petites gares isolées et à blinder portes et fenêtres! Pour les aiguilleurs et gardes-barrières, on imagina de construire de véritables fortins en miniature, juste assez spacieux pour recevoir un homme. Ces refuges sont constitués par des murailles de pierre: l'ouverture est assez large pour laisser passer un homme, mais assez étroite pour arrêter la tête du tigre. A l'intérieur, un poste téléphonique met l'assiégé en communication avec les deux gares les plus proches, et les règlements exigent que ces abris contiennent toujours une jarre d'eau fraîche.

Grâce à ces mesures, le nombre des victimes a sensiblement diminué parmi le personnel, depuis cinq ans. Mais, dans toute l'étendue de l'Inde, nombreux sont encore les employés de chemin de fer qui se laissent surprendre sur la voie par les terribles "mangeurs d'hommes".

LA CARRIERE D'UN MANGEUR D'HOMMES

Ce terme, que nous avons emprunté à l'anglais (*man-eater*), requiert quelques mots d'explication. Normalement, le tigre a peur de l'homme. Mais, quand l'âge commence à radir ses muscles probablement vers la quinzième année), il éprouve une difficulté grandissante à s'emparer des agiles herbivores de la jungle. La faim le tenaille bientôt, et son instinctive terreur de l'homme ne l'empêche plus désormais de s'en venir rôder près des villages.

Les débuts de sa nouvelle carrière sont anodins: il enlèvera une poule ici, un chien plus loin. Enhardi par ces succès faciles, il s'accoutumera à guetter de loin les cultivateurs, dont les corps nus reluisent au-dessus des flaques d'eau des rizières. Puis, un beau soir, il se jettera sur un malheureux paysan... C'en est fait! Il a pris goût à la chair humaine. Et malheur aux villages qu'il inscrira dès ce jour sur son itinéraire quotidien!

Le *man-eater*, c'est le fléau des campagnes hindoues! Durant dix ou quinze ans, le village a vécu dans une paix trompeuse, oubliant les deuils causés jadis par les incursions d'un de ces monstres. Les hommes ont repris l'habitude de se rendre sans armes sur leurs champs, et femmes et fillettes se sont accoutumées à s'éloigner du village à toute heure du jour pour aller se baigner sous de frais ombrages. Et, soudain, les effrois oubliés s'abattent à nouveau sur les pauvres gens. En huit jours, dix ou douze personnes ont disparu! Le *man-eater* est entré en campagne!

Quand la population est clairsemée, la délivrance est longue à se produire. La jungle trop proche offre à l'horrible monstre des retraites sûres. Dans les régions où les villages sont plus rapprochés, les agents anglais peuvent organiser la défense, et une battue générale, que soutiennent des soldats réguliers, finit par acculer le mangeur d'hommes dans sa plus secrète retraite et par l'abattre.

On cite des tigres dont la longue liste d'exploits fait frémir. Dans un district des Provinces Centrales, l'un d'eux dévora 32 personnes en l'espace de 45 jours; il fut enfin tué par un officier anglais. Dans un autre district de la même circonscription, un tigre terrorisa douze villages pendant plus de trois mois, alors que 2,000 hommes armés s'acharnaient à sa poursuite; après avoir égorgé une cinquantaine de personnes, il mourut à son tour dans des circonstances singulières: bondissant une nuit par-dessus la clôture d'un jardin, il s'empala sur un pieu!

La double remarque que nous avons faite au sujet du tigre s'applique à d'autres espèces: elles se décident à attaquer l'homme sur le tard, quand le déclin de leurs forces ne leur permet plus d'atteindre d'autres proies trop agiles, et, dès qu'elles ont goûté à la chair humaine, elles la préfèrent à tout autre régime!

Avec d'autres compagnons de race blanche, j'avais souvent plongé dans les eaux de la Tuyra, fleuve assez large qui se jette dans le golfe de Panama, après avoir traversé une immense région couverte de forêts impénétrables.

Régulièrement, des vingtaines d'alligators assistaient à nos ébats à une distance de 30 ou 40 mètres, et nous en étions arrivés à les considérer comme des bêtes inoffensives.

Après deux années d'absence, je reviens dans les mêmes villages, et j'y trouve une population apeurée. Personne n'ose plus s'approcher de la rive, à la nuit tombante; personne ne s'aventure à traverser le fleuve en plein jour, dans les étroites pirogues dont se servent les habitants pour aller visiter leurs plantations et en rapporter bananes et légumes.

La cause de cet effroi? Un crocodile a dévoré 30 personnes en moins de deux mois, soit qu'il les ait surprises sur la rive en se glissant à travers l'eau bourbeuse, soit qu'il les ait happées par-dessus le bord d'un canot. Trente personnes! Les deux villages intéressés ne forment un total que de 250 âmes!

Après une série de tentatives infructueuses, nous finîmes par capturer la bête à l'hameçon, en attachant un quartier de porc à un énorme croc. Le monstre avait 8 mètres de longueur! Il était si vieux que les algues et des mousses aquatiques avaient poussé entre ses écailles, si bien que son dos ressemblait étrangement à un tronc d'arbre qui aurait séjourné longtemps sous l'eau. Ce mangeur d'hommes était plus que centenaire!

A la fin de cette rapide étude sur les méfaits des fauves, une question se présentera à l'esprit du lecteur: peut-on prévoir quand ces terribles hécatombes humaines prendront fin?

Elles prendront fin, certainement: mais, dans combien de siècles? Plusieurs pays, encore hantés de fauves redoutables, réussiront à s'en délivrer. L'Angleterre a mis quatre siècles à exterminer les loups qui décimaient ses troupeaux. L'Algérie, le Maroc, la Tunisie, qui réservaient encore, il y a quarante ans, de beaux coups de fusil aux chasseurs de lions, n'ont plus à offrir aux nemrods que de rares panthères.

La colonie du Cap, le Transvaal, l'Orange, où les lions étaient encore nombreux dans la seconde moitié du dernier siècle, les ont pratiquement exterminés. Les ours, qui désolèrent jadis le Japon, ont été finalement refoulés dans le nord de la grande île de Yézo, en une région inhabitable.

Mais l'Inde, le massif gigantesque de l'Himalaya, la Sibérie, le centre et l'est de l'Afrique, les impénétrables forêts du Brésil, constituent comme d'immenses et inépuisables "réservoirs" de bêtes féroces, et des siècles s'écouleront avant que l'homme civilisé ait réussi à les purger de leurs hôtes féroces.

LE PEUPLE ALLEMAND VOULAIT LA GUERRE

Une déclaration de l'abbé Wetterlé

Paris, 29.—L'abbé Wetterlé, ancien député alsacien au reichstag, dit, dans un article publié par un journal du matin, que c'est une erreur de croire que la guerre est l'oeuvre de l'empereur Guillaume ou du corps des officiers.

"C'est, dit-il, la volonté du peuple entier, auquel on a fait croire que la race teutonne est supérieure à toutes les autres et doit les dominer toutes. L'empereur aurait compromis sa couronne s'il avait essayé de résister à l'opinion publique."

LA ROUTE DE COLMAR EST OUVERTE

La retraite des Allemands après la bataille de Mulhouse, sous le feu de l'artillerie française, a été une terrible déroute

Paris, 25.—D'après un communiqué officiel, la victoire des troupes françaises à Mulhouse a ouvert à nos troupes la route de Colmar, chef-lieu de la Haute-Alsace.

On annonce que sept mille Autrichiens sont arrivés à Strasbourg pour coopérer à la défense de cette forteresse.

* * *

Paris, 25.—Le lieutenant-colonel Rousset écrit dans le "Petit Parisien".

"La situation générale est bonne. Le léger recul auquel nous avons été contraints en Lorraine est sans importance.

"En somme, on peut dire que le plan d'invasion de l'état-major général allemand a échoué.

"Les Allemands ont cherché à nous écraser par un coup rapide, mais c'est nous qui avons porté la guerre en territoire ennemi."

On annonce d'autre part que les Allemands ont tenté de nouveau aujourd'hui de reprendre le col de Schirmeck, mais que leur attaque a échoué.

Les troupes allemandes ont évacué toute la région de Longuyon et Briey.

* * *

Rome, 25.—La "Tribuna" a publié un télégramme d'un correspondant de guerre qui dit que la retraite des Allemands à Mulhouse s'est transformée, sous le feu des canons français, en une véritable déroute.

Il était impossible aux fuyards de voir d'où venait le feu ennemi.

Les forts d'Istein, sur le Rhin, voyant s'approcher un corps de troupes pendant la nuit, crurent que ces troupes étaient françaises et les criblèrent d'obus, leur causant des pertes considérables.

Ce n'est qu'à l'aube qu'ils s'aperçurent que ces troupes étaient allemandes et qu'ils avaient tiré, pendant la nuit, sur leurs frères d'armes.

Les populations de la région évacuée par les troupes allemandes sont venues au-devant des Français pour leur souhaiter la bienvenue; tous agitaient des drapeaux français et criaient: "Au Rhin! Au Rhin!"

* * *

Milan, 25.—Des détails émouvants ont été donnés, sur une bataille qui s'est livrée ces jours-ci dans la Haute-Alsace, par des dépêches spéciales reçues de Bâle.

On a combattu sans s'arrêter depuis mardi dans l'après-midi jusqu'à hier matin, et cette lutte s'est terminée par une victoire brillante des Français, qui ont forcé les Allemands à battre en retraite.

Les pertes ont été importantes de part et d'autre. De nombreux trains ont enlevé les blessés du champ de bataille, mais un grand nombre de ces derniers n'ont pu être conduits dans les hôpitaux et ont rendu le dernier soupir, pendant la nuit, par une pluie torrentielle, qui n'a fait que rendre plus terrible encore leur triste agonie.

Pendant deux jours, la chance a semblé favoriser les Allemands et les Français.

Tout d'abord la victoire paraissait certaine pour l'armée française, mais le second jour, les Allemands qui avaient placé près de cent canons sur les collines environnantes, à une quinzaine de kilomètres de Bâle, regagnèrent le terrain perdu et jetèrent le ravage dans l'infanterie française, qui effectua plusieurs charges à la baïonnette, pour chercher à se rendre maître des collines avoisinantes.

Les batteries françaises à Altkrich, s'efforcèrent vainement d'imposer silence aux canons allemands. Le massacre fut effrayant. Les Français mirent tout en oeuvre pour empêcher que les Allemands ne leur coupent toutes communications avec Belfort, et réussirent enfin à atteindre un village placé sur la frontière.

Le troisième jour, les troupes françaises, faisant appel à tout leur courage, dans plusieurs charges à la baïonnette, chassèrent les Allemands de leurs positions avancées et, dix minutes après que le dernier bataillon bavarois eut battu en retraite, une brigade française, aidée de plusieurs compagnies de turcos, rentraient à Mulhouse au chant de la "Marseillaise".

L'armée française, se retranchant alors, occupa un front fort étendu, où elle plaça un grand nombre de canons et de magasins destinés à abriter les munitions venant de Belfort.

La cavalerie allemande s'est défendue vaillamment, chargeant jusqu'aux tranchées construites par les Français.

Les contingents bavarois ont fait preuve d'un courage et d'une discipline extraordinaire au moment où leurs rangs étaient décimés par le feu nourri de l'artillerie française et l'adresse de ses tireurs. Un élan vraiment héroïque semblait animer ces régiments qui venaient tenter de rendre l'Alsace à la France.

Vingt canons allemands et vingt wagons, remplis de munitions, sont tombés entre les mains des Français.

Enfin, pour terminer l'histoire de cette bataille, un chirurgien a raconté qu'à Lagarde, il avait pansé les blessures d'un général allemand et de treize officiers de même nationalité, mis hors de combat.

Les experts militaires sont d'avis que si des troupes de renfort n'arrivent pas immédiatement, la condition des forces allemandes sur la rive gauche du Rhin, entre Hunningen et Blissac, est si précaire, qu'ils seront obligés de retraverser le fleuve et de battre en retraite.

LES ALLEMANDS EMPLOIENT DES BALLES EXPLOSIBLES

Les atrocités allemandes continuent. — Un appel de l'opinion anglaise aux puissances neutres

Paris, 26.—Le gouvernement a fait remettre aux puissances ayant signé la convention de la Haye, un rapport disant que, le 10 août, à la suite d'un engagement en Alsace, un médecin-major français a trouvé, sur la route de Munster, un chargeur de fusil allemand contenant cinq cartouches à balles explosives. Le major remit sa trouvaille entre les mains du général commandant l'armée en Alsace.

Le ministre de la guerre a reçu également d'autres balles explosives retirées des corps des soldats tombés sur le champ de bataille.

* * *

UNE ENQUETE SUR LES ATROCITES ALLEMANDES

M. Malvy, ministre de l'intérieur, a envoyé une circulaire aux préfets leur ordonnant de faire un relevé exact et journalier des atrocités commises par les Allemands afin de pouvoir faire les réclamations nécessaires quand le moment sera venu.

Ce relevé doit comprendre "tous les actes irréguliers commis par les armées où la population d'un pays dont le nom est rayé de la liste des nations civilisées."

Les préfets ont reçu des instructions pour recueillir les témoignages de personnes revenant d'Allemagne ayant été victimes ou témoins d'actes de cruauté de la part des autorités allemandes. Ils doivent se procurer tous les détails possibles et obtenir la confirmation des actes de cruauté par des preuves irréfutables.

* * *

UN CURE DE MULHOUSE FUSILLE

Paris, 26.—Un communiqué officiel dit que les Allemands ont fusillé un curé de Mulhouse, avant la reprise de cette ville par les Français.

Il est officiellement annoncé que les Allemands ont fusillé le maire d'Aerschot ainsi que les notables habitants de cette ville.

Il n'y eut, de la part du maire ou des habitants, aucune provocation: ils furent tous fusillés en même temps.

Décrivant l'entrée des Allemands à Bruxelles, un journal parisien dit que le fait le plus saillant était la présence dans le cortège d'une centaine d'auto-mitrailleuses.

Un autre journal affirme que deux officiers belges, enchaînés aux étriers de cavaliers allemands durent ainsi traverser la ville. Ce spectacle provoqua les murmures de protestation de la foule, qui fut menacée par les troupes allemandes. Cependant, en général, les Bruxellois restèrent très calmes.

* * *

LA TERREUR ALLEMANDE A LIEGE

Londres, 26.—Le correspondant de l'agence Reuter à Amsterdam décrit ainsi la situation actuelle à Liége:

"Un coup de feu tiré hier d'une maison particulière du Quai des Pêcheurs fut hier le signal d'une fusillade terrible: la situation devenait critique pour les Liégeois.

"Dès que le coup de feu fut tiré, les Allemands mirent leurs mitrailleuses en action et démolirent une vingtaine de maisons; ils firent également sortir les habitants de dix autres maisons et les fusillèrent, après quoi ils incendièrent les maisons.

"En plus de la contribution de guerre de 50 millions de francs imposée à la ville et à la province, les autorités militaires allemandes se sont emparées d'une somme de 10 millions dans les caisses des banques privées.

* * *

UN APPEL DE L'OPINION ANGLAISE

Londres, 26.—L'imposition d'une contribution de guerre de 200 millions de francs à Bruxelles est considérée, en Angleterre, comme une violation des lois internationales et des règles posées par la conférence de la Haye, en 1899, règles que l'Allemagne a promis d'observer

Le "Daily Chronicle", après avoir rappelé ces règles, dit:

"Il est impossible de considérer l'acte des Allemands à Bruxelles autrement qu'un odieux retour à la piraterie des anciens âges. Une fois de plus, l'Allemagne retourne à la mentalité qui la caractérisait à l'époque de Frédéric II; une fois de plus elle viole les engagements d'honneur qu'elie a pris."

Le "Daily Chronicle" relève contre l'Allemagne de nombreuses violations des lois de la guerre, de nombreuses illégalités parfaitement établies, et il ajoute:

"Ce que rien ne peut justifier, ce sont les pillages et les assassinats commis par des soldats ivres.

"Il y a encore dans le monde des nations neutres, parmi lesquelles les Etats-Unis et l'Italie sont les plus puissantes; il y a aussi la Suisse, la Hollande et la Suède, qui ont pris une part active au développement du droit international.

"Ces Etats ont le devoir de s'entendre en vue de faire respecter les conventions de la Haye et de Genève. Sinon, les lois internationales, qui ont été édictées dans l'intérêt de toute la civilisation, sont destinées à disparaître dans le conflit actuel."

Le "Spectator", après avoir constaté que l'opinion américaine est défavorable aux Allemands, remarque:

"Les Allemands reconnaissent qu'ils ont fusillé des Belges qui avaient pris part à la défense de leur pays.

"On ne sait généralement pas que la Convention de La Haye ne permet pas les exécutions sommaires de particuliers, sous prétexte qu'ils ne portent pas d'uniforme.

"Pourquoi le président Wilson, qui est un ardent défenseur des conventions de la Haye, ne demande-t-il pas au kaiser de les respecter? Certainement, ce serait une noble intervention en faveur de la civilisation, et M. Wilson est tout désigné pour agir dans ce sens. Il préside une nation qui doit précisément son indépendance à un courageux soulèvement de la population civile, tel que l'on en voit un aujourd'hui en Belgique."

L'ETAT D'ESPRIT DES RUSSES

Ils répondent à l'ordre de mobilisation comme un seul homme. — Le tsar est acclamé par son peuple. — Une séance historique à la douma.

Londres, 26.—Il serait impossible de raconter tous les faits plus ou moins extraordinaires qui se sont produits en Russie, durant ces dix derniers jours, dit-on dans une lettre adressée au "Daily Chronicle" et écrite le 12 août, de Saint-Pétersbourg.

La Russie n'est plus reconnaissable ou plutôt l'obsédante beauté de la Russie, de laquelle se passionnent tous ceux qui y vivent, s'est mise à briller tout à coup comme si elle était sortie d'un nuage épais résultant des troubles de ces dernières années et derrière lequel elle était restée cachée si longtemps.

L'énergie et le courage semblent être arrivés à leur apogée. Jamais, dans aucune période de son histoire, la Russie n'avait déployé une telle vigueur. La Russie, pour une fois, se sent moralement dans son droit."

L'état intérieur de la Russie était déplorable, ajoute encore le correspondant.

Polonais, Finlandais et juifs étaient aigris par la politique d'oppression du gouvernement russe. La douma était divisée et impuissante. Ce n'était, partout, que grèves et des émeutes sérieuses avaient même ensanglanté les rues de Saint-Pétersbourg.

L'écrivain ajoute encore:

"Peu de Russes désiraient combattre pour la cause de la Serbie, mais quand on comprit que l'ultimatum de l'Autriche n'était pas le prélude d'une attaque de l'Allemagne, dirigée contre la Russie, que l'on supposait démoralisée et sans espoir, les sentiments du peuple changèrent et se réveillèrent en un clin d'oeil.

"La mobilisation générale de l'armée a permis de se rendre compte de l'état des esprits.

"Les paysans, les ouvriers et les grévistes qui, une semaine auparavant, se battaient dans les rues, les employés, les étudiants, les professeurs, les avocats, tous ont quitté leur travail sans murmurer et sont allés rejoindre leurs régiments ou s'engager dans l'armée.

"Je m'étais presque attendu à ce que cette mobilisation provoque des troubles dans la campagne, comme ceux qui avaient éclaté au moment de la guerre russo-japonaise, mais les Russes du sud, de l'ouest et de l'est, ont tous déclaré alors qu'il n'y avait plus de partis et que toute la Russie ne formait plus qu'un seul homme. Partout le peuple part pour la guerre "mourir pour notre pays", comme disent les paysans.

"On ferme les débits de boissons et c'est sans se permettre le moindre écart que tous les soldats rejoignent leurs régiments, ne comptant pas sur une victoire facile mais préparés d'avance à une lutte longue et pénible.

"Pour la première fois depuis son règne, l'empereur de Russie n'est plus soumis aux influences allemandes, ce qui avait amené de sa part une réaction continuelle et ruineuse pour le pays. L'empereur a même paru à un des balcons de son palais et a salué une partie imposante de son peuple.

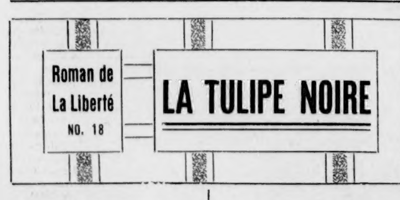
"La douma a montré, d'une manière émouvante, quels étaient les sentiments de la nation. M. Pourishkevitch, ce réactionnaire fanatique, a serré la main de son plus mortel ennemi, M. Milioukov. Les représentants des différentes nationalités, des Polonais, des Lithuaniens, des Russes allemands et, ce qu'il y a de plus fort des juifs, se sont levés et ont déclaré que, quoi qu'ils aient souffert, ils voulaient oublier toutes leurs rancunes dans une heure aussi solennelle et combattre côte à côte avec le peuple russe. Plusieurs députés étaient si émus qu'ils en versaient des larmes.

"Que le gouvernement soit à même de saisir une occasion aussi splendide de faire une paix durable avec tous les peuples qui composent l'empire russe.' '

UN SUCCES MONTENEGRIN

Une attaque des Autrichiens est repoussée à Rahovo

Londres, 25.—Une dépêche de Cettinje, à l'Exchange Telegraph Company, dit que les soldats monténégrins, chargeant à la baïonnette, ont repoussé une nouvelle attaque autrichienne sur Rahovo, tuant 300 Autrichiens et faisant 150 prisonniers.



Nous l'avons vu, plus heureux sous le nom de Jacob que sous le nom d'Isaac, faire amitié avec Gryphus, dont il arrosa la reconnaissance et l'hospitalité pendant quelques mois, avec le meilleur genièvre que l'on eût jamais fabriqué du Texel à Anvers.

Il endormit ses défiances: car, nous l'avons vu, le vieux Gryphus était défiant: il endormit ses défiances, disons-nous, en le flattant d'une alliance avec Rosa.

Il caressa en outre ses instincts de geôlier après avoir flatté son orgueil de père. Il caressa ses instincts de geôlier en lui peignant sous les plus sombres couleurs le savant prisonnier que Gryphus tenait sous ses verroux, et qui, au dire du faux Jacob, avait passé un pacte avec Satan pour nuire à Son Altesse le prince d'Orange.

Il avait d'abord aussi bien réussi près de Rosa, non pas en lui inspirant des sentiments sympathiques, Rosa avait toujours fort peu aimé mynheer Jacob, mais en lui parlant mariage et passion folle, il avait d'abord éteint tous les soupçons qu'elle eût pu avoir.

Nous avons vu comment son imprudence à suivre Rosa dans le jardin l'avait dénoncé aux yeux de la jeune fille et comment les craintes instinctives de Cornélius avaient mis les deux jeunes gens en garde contre lui.

Ce qui avait surtout inspiré des inquiétudes au prisonnier, notre lecteur doit se rappeler cela, c'était cette grande colère dans laquelle Jacob était entré contre Gryphus, à propos du caïeu écrasé.

En ce moment, cette rage était d'autant plus grande, que Boxtel soupçonnait bien Cornélius d'avoir un second caïeu, mais n'en était rien moins que sûr.

Ce fut alors qu'il épia Rosa et la suivit non seulement au jardin, mais encore dans les corridors.

Seulement, comme cette fois il la suivait dans la nuit et nu-pieds, il ne fut ni vu ni entendu.

Excepté cette fois où Rosa crut avoir vu passer quelque chose comme une ombre dans l'escalier.

Mais il était déjà trop tard, Boxtel avait appris, de la bouche même du prisonnier, l'existence du second caïeu.

Dupe de la ruse de Rosa, qui avait fait semblant de l'enfouir dans la plate-bande, et ne doutant pas que cette petite comédie n'eût été jouée pour le forcer à se trahir, il redoubla de précautions et mit en jeu toutes les ruses de son esprit pour continuer à épier les autres sans être épié lui-même.

Il vit Rosa transporter un grand pot de faïence de la cuisine de son père dans sa chambre.

Il vit Rosa laver, à grande eau, ses belles mains pleines de la terre qu'elle avait pétrie pour préparer à la tulipe le meilleur lit possible.

Enfin, il loua, dans un grenier, une petite chambre juste en face de la fenêtre de Rosa: assez éloignée pour qu'on ne pût pas le reconnaître à l'oeil nu, mais assez proche pour qu'à l'aide de son télescope il pût suivre tout ce qui se passait à Loevestein dans la chambre de la jeune fille, comme il avait suivi à Dordrecht tout ce qui se passait dans le séchoir de Cornélius

Il n'était pas installé depuis trois jours dans son grenier, qu'il n'avait plus aucun doute.

Dès le matin au soleil levant, le pot de faïence était sur la fenêtre, et pareille à ces charmantes femmes de Miéris et de Metzu, Rosa apparaissait à cete fenêtre encadrée par les premiers rameaux verdissants de la vigne vierge et du chèvrefeuille.

Rosa regardait le pot de faïence d'un oeil qui dénonçait à Boxtel la valeur réelle de l'objet renfermé dans le pot.

Ce que renfermait le pot, c'était donc le deuxième caïeu, c'est-à-dire la suprême espérance du prisonnier.

Lorsque les nuits menaçaient d'être trop froides, Rosa rentrait le pot de faïence.

C'était bien cela, elle suivait les instructions de Cornélius, qui craignait que le caïeu ne fût gelé.

Quand le soleil devint plus chaud, Rosa rentrait le pot de faïence depuis onze heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi.

C'était bien cela encore, Cornélius craignait que la terre ne fût desséchée.

Mais quand la lance de la fleur sortit de terre, Boxtel fut convaincu tout à fait, elle n'était pas haute d'un pouce que, grâce à son télescope, l'envieux n'avait plus de doutes.

Cornélius possédait deux caïeux et le second caïeu était confié à l'amour et aux soins de Rosa.

Car on le pense bien, l'amour des deux jeunes gens n'avait point échappé à Boxtel.

C'était donc ce second caïeu qu'il fallait trouver moyen d'enlever aux soins de Rosa et à l'amour de Cornélius.

Seulement, ce n'était pas chose facile.

Rosa veillait sa tulipe comme une mère veillerait son enfant: mieux que cela, comme une colombe couve ses oeufs.

Rosa ne quittait pas la chambre de la journée; il y avait plus, chose étrange, Rosa ne quittait plus sa chambre le soir.

Pendant sept jours Boxtel épia inutilement Rosa, Rosa ne sortit point de sa chambre.

C'était pendant les sept jours de brouille qui rendirent Cornélius si malheureux, en lui enlevant à la fois toute nouvelle de Rosa et de sa tulipe.

Rosa allait-elle bouder éternellement Cornélius? Cela eût rendu le vol bien autrement difficile que ne l'avait cru d'abord mynheer Isaac.

Nous disons le vol, car Isaac s'était tout simplement arrêté à ce projet de voler la tulipe; et, comme elle poussait dans le plus profond mystère, comme les deux jeunes gens cachaient son existence à tout le monde; comme on le croirait plutôt, lui, tulipier reconnu, qu'une jeune fille étrangère à tous les détails de l'horticulture ou qu'un prisonnier condamné pour crime de haute trahison, gardé, surveillé, épié, et qui réclamerait mal du fond de son cachot; d'ailleurs, comme il serait possesseur de la tulipe, et qu'en fait de meubles et autres objets transportables, la possession fait foi de la propriété, il obtiendrait bien certainement le prix, serait bien certainement couronné en place de Cornélius, et la tulipe, au lieu de s'appeler *Tulipa nigra Barlaensis*, s'appellerait *Tulipa nigra Boxtellensis* ou *Boxtellea*.

Mynheer Isaac n'était point encore fixé sur celui de ces deux noms qu'il donnerait à la tulipe noire; mais comme tous deux signifiaient la même chose, ce n'était point là le point important.

Le point important, c'était de voler la tulipe, il fallait que Rosa sortit de sa chambre.

Aussi, fut-ce avec une véritable joie que Jacob ou Isaac, comme on voudra, vit reprendre les rendez-vous accoutumés du soir.

Il commença par profiter de l'absence de Rosa pour étudier sa porte.

La porte fermait bien et à double tour, au moyen d'une serrure simple, mais dont Rosa seule avait la clef.

Boxtel eut l'idée de voler la clef de Rosa, mais outre que ce n'était pas chose facile que de fouiller dans la poche de la jeune fille, Rosa s'apercevant qu'elle avait perdu sa clef faisait changer la serrure, ne sortait pas de sa chambre que la serrure ne fût changée, et Boxtel avait commis un crime inutile.

Mieux valait donc employer un autre moyen.

Boxtel réunit toutes les clefs qu'il put trouver, et pendant que Rosa et Cornélius passaient au guichet une de leurs heures fortunées, il les essaya toutes.

Deux entrèrent dans la serrure, une des deux fit le premier tour et ne s'arrêta qu'au second.

Il n'y avait donc que peu de chose à faire à cette clef.

Boxtel l'enduisit d'une légère couche de cire et renouvela l'expérience.

L'obstacle que la clef avait rencontré au second tour avait laissé son empreinte sur la cire.

Boxtel n'eut qu'à suivre cette empreinte avec le mordant d'une lime à la lame étroite comme celle d'un couteau.

Avec deux autres jours de travail, Boxtel mena sa clef à la perfection.

La porte de Rosa s'ouvrit sans bruit, sans efforts, et Boxtel se trouva dans la chambre de la jeune fille, seul à seul avec la tulipe.

La première action condamnable de Boxtel avait été de passer par-dessus un mur, pour déterrer la tulipe; la seconde avait été de pénétrer dans le séchoir de Cornélius, par une fenêtre ouverte; la troisième de s'introduire dans la chambre de Rosa avec une fausse clef.

On le voit, l'envie faisait faire à Boxtel des pas rapides dans la carrière du crime.

Boxtel se trouva donc seul à seul avec la tulipe.

Un voleur ordinaire eût mis le pot sous son bras et l'eût emporté.

Mais Boxtel n'était point un voleur ordinaire et il réfléchit.

Il réfléchit en regardant la tulipe, à l'aide de sa lanterne sourde, qu'elle n'était pas encore assez avancée pour lui donner la certitude qu'elle fleurirait noire, quoique les apparences offrissent toute probabilité.

Il réfléchit que si elle ne fleurissait pas noire, ou que, si elle fleurissait avec une tache quelconque, il aurait fait un vol inutile.

Il réfléchit que le bruit de ce vol se répandrait, que l'on soupçonnerait le voleur, d'après ce qui s'était passé dans le jardin, que l'on ferait des recherches, et que, si bien qu'il cachât la tulipe, il serait possible de la retrouver.

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

Le Rév. De Munter, de Saint-Boniface, Man., est parmi nous depuis quelques jours, pour desservir la paroisse durant l'absence de notre Curé.

* * *

M. Gabriel Poitras est retourné à Saint-Boniface cette semaine pour continuer ses études au Séminaire de Saint-Boniface.

* * *

M. et Mme E.-H. Painchaud, de Saint-Boniface, Man., sont en promenade chez M. et Mme Pierre Painchaud.

* * *

MM. Rodolphe et Achille Hamel, d'Asbestos, P. Q., sont parmi nous cette semaine.

* * *

Le Rév. Frère Thomas Poitras est retourné à Dayton, Ohio, lundi dernier.

* * *

Melle E. Schwartz, de Winnipeg, est l'hôte de Mme P.-A. Bouvier, ces jours-ci.

* * *

M. Alfred Hamel est nommé acheteur de blé pour la Cie Canadian Elevator. Il a aussi la charge de l'élévateur de la présente compagnie en cet endroit.

* * *

M. Hertzel, du Nebraska, était en visite chez son fils M. Geo. Hetzel.

Yvonnic.

ST-ANNE DES CHENES

DECES

Vendredi, le 28 d'août, ont eu lieu les funérailles de M. Arthur Lacerte, époux de Mme Amanda Duhamel.

Un service très solennel fut chanté par M. l'abbé Chevalier, assisté de M. le Curé Jubinville pour diacre et M. le curé Beaudry sous-diacre.

Les porteurs furent ses deux fils Arthur et Rosario, ses gendres, MM. Rochon et Lalonde, son beau-frère, M. F. Duhamel et son neveu M. Alphonse Houde.

Le choeur de chant était au complet. C'était un bel hommage rendu au défunt qui durant de longues années et dans ces derniers temps encore, avait toujours prêté ses services comme organiste de la paroisse.

Un grand nombre de parents et d'amis, malgré le mauvais état des chemins et le temps maussade des derniers jours, sont venus témoigner à la famille leurs sympathies en même temps que leur estime pour le défunt.

Les religieuses et leurs élèves, qui durant deux jours allèrent prier auprès du corps, assistèrent aux funérailles. Le drapeau de la Société Saint-Jean-Baptiste était porté par M. Onésime Benoit.

M. Arthur Lacerte était né dans la belle paroisse de Sainte-Anne d'Yamachiche, du diocèse des Trois-Rivières, P. Q. Il partit jeune pour les Etats-Unis, où il passa quelques années, puis vint ensuite au Manitoba où il employa la plus grande partie de sa vie comme instituteur.

A Yamachiche, où il avait encore deux frères et une soeur, Mme Edmond Bellemare, la famille Lacerte est l'une des plus anciennes et des plus honorables. Cette famille a fourni grand nombre de prêtres et de sujets aux communautés religieuses.

Lui-même a toujours manifesté le plus profond respect pour le prêtre et les communautés religieuses. Il a toujours donné l'exemple du bon père de famille et du parfait chrétien. Tous lui rendent le témoignage qu'il n'a jamais parlé en mal de son prochain. "Celui qui ne pêche pas par la langue est un homme parfait", disent les Saintes Ecritures.

Il était édifiant de le voir tous les soirs se rendre à l'église pour prier. Depuis assez longtemps, il se sentait frappé d'une maladie mortelle; sa charité pour les siens lui faisait leur cacher le rapport des médecins, mais lui-même se préparait devant Dieu. C'est pourquoi il dort maintenant son dernier sommeil, nous en avons le doux espoir, dans le lieu de lumière, de rafraîchissements et de paix.

Lui survivent son épouse, ses fils Arthur et Rosario, de Marcellin, Sask. Ses filles, Mesdames Lalonde et Rochon, de LaSalle, Melles Amanda et Georgine, et la Révde Soeur Lacerte, novice chez les Soeurs Grises à la Maison Vicariale.

Nous réitérons à toute la famille si grandement éprouvée, nos plus cordiales et pieuses condoléances.

Un Ami.

LE PAS

L'aile droite de l'hôpital Saint-Antoine, dont la construction était commencée au mois de mai dernier, sera bientôt achevée. Un troisième étage a été ajouté au corps principal de la bâtisse, formant ainsi, avec la nouvelle annexe, une des plus grandes constructions du Pas.

Une fois achevée, l'hôpital pourra recevoir un assez grand nombre de patients, ayant de 50 à 60 chambres disponibles, pourvues de tout le comfort désirable.

* * *

Le 26 août les catholiques du Pas regrettaient de voir partir M. l'abbé Perrin, qui était demandé pour prendre en charge la cure de Fargo, Dakota Nord. Son départ laissera un grand vide parmi les catholiques.

* * *

Dans quelques jours l'hôtel Opasquia se servira du pouvoir d'eau, placé par la ville cette année. Les travaux d'excavation pour les conduits principaux, dans les avenues Edwards, Fischer, Larose et Taylor, ainsi que dans la première et quatrième rue, quoique très considérables et commencés tard au printemps, sont maintenant presqu'achevés. L'hôtel Opasquia sera le premier à bénéficier de cette accommodation moderne.

ST-CHARLES

C'est avec regret que tous les amis et connaissances de Mme Patrice Beauchemin apprendront sa mort. Elle succomba à l'hôpital de la Miséricorde vendredi soir.

Elle laisse pour la pleurer, son époux ainsi que dix enfants. Le service funèbre eut lieu lundi à dix heures. Un nombreux cortège de parents et d'amis suivait les dépouilles mortelles.

A la famille éplorée ainsi qu'aux parents nous offrons nos condoléances.

* * *

Mme E. Paillé ainsi que M. l'abbé Paillé sont arrivés samedi de leur voyage dans l'Ouest. Ils ne regrettent qu'une chose, c'est de n'avoir pu y rester plus longtemps.

* * *

Melle Oringa Caron, de Louiseville, P. Q., est actuellement en visite chez sa tante Mme Georges Caron. Nous lui souhaitons bienvenue et espérons que le climat de l'Ouest lui sera favorable.

Crux.

LES FOULES DE LOURDES

Lourdes est le pèlerinage de la terre. Par cette prière ininterrompue, par ces sacrifices et cette charité héroïque et joyeuse, par ces malades pleins de résignation et de foi. Lourdes exerce une grande attraction; mais la raison qui entraîne les foules sans nombre est plus profonde. On prie ailleurs; on se sacrifie et on se dévoue ailleurs. Lourdes est le lieu où le Surnaturel se révèle, se touche et se palpe.

Faisons la part d'un déchet minime de curiosité, de mode, de désoeuvrement: la grande masse est attirée par un amour plus ou moins mélangé de surnaturel. Lourdes est le parvis du Saint des Saints: parfois la porte de l'inaccessible s'entr'ouvre, là, devant le regard ébloui de l'homme... Et c'est l'attrait primordial. Ce n'est pas pour soi le plus souvent qu'on y vient: j'excepte les nécessités urgentes, les malades qui implorent leur guérison, etc. Ce n'est même pas pour les autres: on pensera à eux, on priera pour eux; mais, avant tout, l'esprit se concentre sur ces manifestations magnifiques de la puissance de Dieu. Evidemment, on a la foi; bien peu cependant, refuseraient comme saint Louis d'aller voir le miracle qui s'accomplit dans une église voisine. Il y en a; j'en sais qui, en vingt ans, ne sont pas allés une fois à la grande procession de l'après-midi; j'en sais qui, voués à la charité ou à une prière plus secrète, n'approchent même pas des piscines: c'est le sommet; mais la foule est-elle faite de cela? Le plus grand nombre croit, d'une foi médiocre, avide de preuves; d'autres, nombreux aussi, sans demander la preuve pour eux-mêmes, sont si heureux de la trouver, là, sous leurs mains, pour combattre et pour conquérir!

On le plaçait dans les livres qu'on n'ouvre plus, ce surnaturel caduc; on le saluait, dans un lointain poudreux; on le laissait, puisqu'il s'y affirme, dans l'Ancien Testament, dans l'Evangile, ou chez de très vieux saints dont on parlait avec un sourire d'indulgence. Et le voici. Il est là. Il nous enserre. Il nous étreint. Non pas ce matin, maintenant. On reléguait les prodiges gênants aux temps obscurs où il n'y avait pas de contrôle: ne disparaissaient-ils pas à mesure que la lumière s'étendait, comme les ombres et les fantômes de la nuit s'évanouissent au soleil? Non. Les voilà. Ils ont l'audace de reparaître: ils s'accumulent en quelques années, plus nombreux qu'en tout "l'obscur" Moyen âge, plus nombreux qu'en de longs siècles. Se figure-t-on dans les années les plus brillantes du Second Empire, lorsque Renan occupait une chaire au Collège de France et disait gravement: "Donnez-moi un miracle, un seul, et tout est vrai", se figure-t-on le scandale de ces nouvelles? le sourire de mépris qui leur répond? N'entend-on pas le cri instinctif de l'honnête gendarme de Bernadette: "Et dire que c'est en plein XIXe siècle que l'on voit ces choses!" dans toute la gamme de l'indignation et du dédain!

La Sainte Vierge appelle tout le monde à "voir ces choses"...

Ce ne sont pas de rares privilégiés, quelques témoins soigneusement choisis, des initiés enfermés et surchauffés dans l'ombre d'un sanctuaire, qui nous raconteront ce qu'ils auront vu. Non. En plein air, tous les jours, ici et là, dans une gare, dans la piscine, près d'un autel, dans le découragement, dans l'espérance, dans la foi, dans le doute, *un million!*—entendez bien, c'est le chiffre de la gare de Lourdes—un million de gens chaque année, verront ces prodiges. Un million de pèlerins arrivent avec la pensée que rien n'est impossible à Dieu, qu'il peut manifester sa puissance par sa Mère en renversant toutes les lois connues; d'autres, tout en croyant au miracle, le veulent très rare et quasi-impossible à la sagesse divine: d'autres nient et viennent chercher la preuve, à rebours: "On dit qu'ici... quelle folie!" Et cette négation est une hantise aussi prenante que l'autre. Car personne ne conteste plus qu'il ne se produise ici des faits extraordinaires. C'est sur l'interprétation, de ces faits seulement qu'on diffère: ceux qui nient, ignorent ce qu'il faut mettre à la place de l'affirmation des autres: un agent mystérieux, force, fluide, souffle, s'impose, même pour eux...

Ainsi deux hommes regardent ensemble une agonisante sur son grabat, un muet, un aveugle, un cancéreux, que sais-je? et l'un pense: "Dans un instant cette femme peut revivre... cet enfant verra..." L'autre songe: "Il est impossible que *celle-ci* guérisse, que cet enfant voie... ce n'est pas normal... ou alors, des lois inconnues se révèleront plus tard... Le surnaturel n'existe pas." Pour ces deux hommes le surnaturel est à la cîme de leurs pensées, soit pour l'admettre, soit pour le rejeter. Mais chacun est en proie à la plus grande préoccupation et creuse le plus grand problème d'ici-bas. Voyez aux piscines, les yeux rivés sur les portes par lesquelles les malades entrent et sortent: voyez aux processions du Saint-Sacrement, ces grappes humaines couvrant les escaliers, les rampes du Rosaire, les bancs, les arbres, entendez les vivats de la foule aux guérisons: c'est une action de grâces, mais c'est une expression de soulagement aussi: c'est une attente réalisée.

Reynès-Monlaur.

REQUIN TUE PAR UN CHIEN

Un hebdomadaire anglais très sérieux, le "Field", rapporte cette curieuse anecdote. Un de ses correspondants se promenait avec un chien de chasse sur le rivage de la mer, à Looe (Cornouaille), et, passant près d'un bassin naturel, il aperçut un requin que la marée descendante y avait abandonné.

Le squale, qui mesurait environ un mètre et demi et pesait une dizaine de kilogrammes, nageait nonchalamment dans sa prison, quand le chien l'aperçut à son tour, et, bondissant dans l'eau peu profonde, lui planta ses crocs dans le flanc. Un duel à mort s'engagea.

Durant cinq ou six minutes, la victoire parut incertaine. Le requin essayait en vain de mordre le chien, mais il réussit plusieurs fois à le terrasser, à "le mettre sur le dos". Cependant, le sang coulait en abondance de son flanc déchiré, et ses forces diminuèrent graduellement.

Enfin, le brave chien put traîner hors de l'eau empourprée son adversaire, qui ne tardait pas à expirer.

C'est la première fois, croyons-nous avec le "Field", qu'on ait signalé un combat pareil.

DINER CHINOIS

Il y a quelque temps, un haut personnage du Céleste Empire, de passage chez nous, invitait plusieurs Parisiens à dîner en l'hôtel qu'il avait loué. L'originalité du repas, servi à la chinoise, avait excité vivement la curiosité. Malheureusement, le maître de la maison n'entendait goutte au français et ses invités ignoraient les subtilités de la langue de Confucius.

On se comprenait cependant...

Les plats à l'aspect le plus extraordinaire défilèrent... Les invités n'osaient pas goûter... Enfin, l'on servit un mets appétissant... le plat était excellent... Ce devait être du canard, préparé suivant une recette exotique...

Un des invités voulut être aimable...

—Coin! coin! fit-il, indiquant le volatile, coin! coin!

Et il se lécha ostensiblement les lèvres.

Une lueur d'intelligence passa dans les yeux du Céleste.

—Baou-ouaou! cria-t-il...

C'était du chien... Les invités en furent sérieusement indisposés.

Il réfléchit que, cachât-il la tulipe de façon à ce qu'elle ne fût pas retrouvée, il pourrait, dans tous les transports qu'elle serait obligée de subir, lui arriver malheur.

Il réfléchit enfin que mieux valait, puisqu'il avait une clef de la chambre de Rosa et pouvait y entrer quand il voulait, il réfléchit qu'il valait mieux attendre la floraison, la prendre une heure avant qu'elle s'ouvrît, ou une heure après qu'elle serait ouverte, et partir à l'instant même sans retard pour Harlem, où, avant qu'on eût même réclamé, la tulipe serait devant les juges.

Alors, ce serait celui ou celle qui réclamerait que Boxtel accuserait de vol.

C'était un plan bien conçu et digne en tout point de celui qui le concevait.

Ainsi, tous les soirs, pendant cette douce heure que les jeunes gens passaient au guichet de la prison, Boxtel entrait dans la chambre de la jeune fille, non pas pour violer le sanctuaire de virginité, mais pour suivre les progrès que faisait la tulipe noire dans sa floraison.

Le soir où nous sommes arrivés, il allait entrer comme les autres soirs; mais, nous l'avons vu, les jeunes gens n'avaient échangé que quelques paroles, et Cornélius avait renvoyé Rosa pour veiller sur la tulipe.

En voyant Rosa rentrer dans sa chambre, dix minutes après en être sortie, Boxtel comprit que la tulipe avait fleuri ou allait fleurir.

C'était donc pendant cette nuit-là que la grande partie allait se jouer; aussi Boxtel se présenta-t-il chez Gryphus avec une provision de genièvre double de coutume.

C'est-à-dire avec une bouteille dans chaque poche.

Gryphus gris, Boxtel était maître de la mison à peu près.

A onze heures, Gryphus était ivre mort. A deux heures du matin, Boxtel vit sortir Rosa de sa chambre, mais visiblement elle tenait dans ses bras un objet qu'elle portait avec précaution.

Cet objet, c'était sans aucun doute la tulipe noire qui venait de fleurir.

Mais qu'allait-elle en faire?

Allait-elle à l'instant même partir pour Harlem avec elle?

Il n'était pas possible qu'une jeune fille entreprît seule, la nuit, un pareil voyage.

Allait-elle seulement montrer la tulipe à Cornélius? C'était probable.

Il suivit Rosa pieds nus et sur la pointe du pied.

Il la vit s'approcher du guichet.

Il l'entendit appeler Cornélius.

A la lueur de la lanterne sourde, il vit la tulipe ouverte, noire comme la nuit dans laquelle il était caché.

Il entendit tout le projet arrêté entre Cornélius et Rosa d'envoyer un messager à Harlem.

Il vit les lèvres des deux jeunes gens se toucher, puis il entendit Cornélius envoyer Rosa.

Il vit Rosa éteindre la lanterne sourde et reprendre le chemin de sa chambre.

Il la vit rentrer dans sa chambre.

Puis il la vit, dix minutes après, sortir de sa chambre et en fermer avec soin la porte à double tour de clef.

Pourquoi fermait-elle cete porte avec tant de soin, c'est que derrière cette porte elle enfermait la tulipe noire.

Boxtel, qui voyait tout cela caché sur le palier de l'étage supérieur à la chambre de Rosa, descendit une marche de son étage à lui, lorsque Rosa descendait une marche du sien.

De sorte que, lorsque Rosa touchait la dernière marche de l'escalier, de son pied léger, Boxtel, d'une main plus légère encore, touchait la serrure de la chambre de Rosa avec sa main.

Et dans cette main, on doit le comprendre, était la fausse clef qui ouvrait la porte de Rosa ni plus ni moins facilement que la vraie.

Voilà pourquoi nous avons dit au commencement de ce chapitre que les pauvres gens avaient bien besoin d'être gardés par la protection directe du Seigneur.

XXIV

Où la tulipe noire change de maître

Cornélius était resté à l'endroit où l'avait laissé Rosa, cherchant presque inutilement en lui la force de porter le double fardeau de son bonheur.

Une demi-heure s'écoula.

Déjà les premiers rayons du jour entraient, bleuâtres et frais, à travers les barreaux de la fenêtre dans la prison de Cornélius, lorsqu'il tressaillit tout à coup à des pas qui montaient l'escalier et à des cris qui se rapprochaient de lui.

Presqu'au même moment, son visage se trouva en face du visage pâle et décomposé de Rosa.

Il recula, pâlissant lui-même d'effroi.

—Cornélius! Cornélius! s'écria celle-ci haletante.

—Quoi donc? mon Dieu! demanda le prisonnier.

—Cornélius! la tulipe...

—Eh bien?

—Comment vous dire cela?

—Dites, dites, Rosa.

—On nous l'a prise, on nous l'a volée.

—On nous l'a prise, on nous l'a volée! s'écria Cornélius.

—Oui, dit Rosa en s'appuyant contre la porte pour ne pas tomber. Oui, prise, volée.

Et, malgré elle, les jambes lui manquant, elle glissa et tomba sur ses genoux.

—Mais comment cela? demanda Cornélius. Dites-moi, expliquez-moi...

—Oh! il n'y a pas de ma faute, mon ami.

Pauvre Rosa! elle n'osait plus dire: Mon bien-aimé.

—Vous l'avez laissé seule! dit Cornélius avec un accent lamentable.

—Un seul instant, pour aller prévenir notre messager qui demeure à cinquante pas à peine, sur le bord du Wahal.

—Et pendant ce temps, malgré mes recommandations, vous avez laissé la clef à la porte, malheureuse enfant!

—Non, non, non, et voilà ce qui me passe, la clef ne m'a point quittée, je l'ai constamment tenue dans ma main, la serrant comme si j'eusse eu peur qu'elle ne m'échappât.

—Mais alors, comment cela se fait-il?

—Le sais-je, moi-même? j'avais donné la lettre à mon messager; mon messager était parti devant moi; je rentre, la porte était fermée, chaque chose était à sa place dans ma chambre, excepté la tulipe qui avait disparu Il faut que quelqu'un se soit procuré une clef de ma chambre, ou en ait fait faire une fausse.

Elle suffoqua, les larmes lui coupaient la parole.

Cornélius, immobile, les traits altérés, écoutait presque sans comprendre, murmurant seulement:

—Volée, volée, volée! je suis perdu.

—Oh! monsieur Cornélius, grâce, grâce! criait Rosa, j'en mourrai.

A cette menace de Rosa, Cornélius saisit les grilles du guichet, et les étreignant avec fureur:

—Rosa, s'écria-t-il, on nous a volés, c'est vrai, mais faut-il nous laisser abattre pour cela? Non, le malheur est grand, mais réparable peut-être, Rosa; nous connaissons le voleur.

—Hélas! comment voulez-vous que je vous dise positivement?

—Oh! je vous le dis, moi, c'est cet infâme Jacob. Le laisserons-nous porter à Harlem le fruit de nos travaux, le fruit de nos veilles, l'enfant de notre amour. Rosa, il faut le poursuivre, il faut le rejoindre.

—Mais comment faire tout cela, mon ami, sans découvrir à mon père que nous étions d'intelligence? Comment moi, une femme si peu libre, si peu habile, comment parviendrai-je à ce but, que vous-même n'atteindriez peut-être pas?

—Rosa, Rosa, ouvrez-moi cette porte, et vous verrez si je ne l'atteins pas. Vous verrez si je ne découvre pas le voleur, vous verrez si je ne lui fais pas avouer son crime. Vous verrez si je ne lui fais pas crier grâce!

—Hélas! dit Rosa éclatant en sanglots, puis-je vous ouvrir? Ai-je les clefs sur moi? Si je les avais, ne seriez-vous pas libre depuis longtemps?

—Votre père les a, votre infâme père, le bourreau qui m'a déjà écrasé le premier caïeu de ma tulipe. Oh, le misérable, le misérable! il est complice de Jacob.

—Plus bas, plus bas, au nom du ciel.

—Oh! si vous ne m'ouvrez pas, Rosa, s'écria Cornélius au paroxysme de la rage, j'enfonce ce grillage et je massacre tout ce que je trouve dans la prison.

—Mon ami, par pitié.

—Je vous dis, Rosa, que je vais démolir le cachot pierre à pierre.

Et l'infortuné, de ses deux mains, dont la colère décuplait les forces, ébranlait la porte à grand bruit, peu soucieux des éclats de sa voix qui s'en allait tonner au fond de la spirale sonore de l'escalier.

Rosa, épouvantée, essayait bien inutilement de calmer cette furieuse tempête.

—Je vous dis que je tuerai l'infâme Gryphus, hurlait van Baerle; je vous dis que je verserai son sang, comme il a versé celui de ma tulipe noire.

Le malheureux commençait à devenir fou.

—Eh bien, oui, disait Rosa palpitante, oui, oui, mais calmez-vous, oui, je lui prendrai ses clefs, oui, je vous ouvrirai, oui, mais calmez-vous, mon Cornélius.

Elle n'acheva point, un hurlement poussé devant elle interrompit sa phrase.

—Mon père! s'écria Rosa.

—Gryphus! rugit van Baerle, ah! scélérat!

Le vieux Gryphus, au milieu de tout ce bruit, était monté sans que l'on pût l'entendre.

Il saisit rudement sa fille par le poignet.

—Ah! vous me prendrez mes clefs, dit-il d'une voix étouffée par la colère. Ah! l'on a des connivences avec les prisonniers d'Etat. C'est bon.

Rosa frappa dans ses deux mains avec désespoir.

(A suivre.)

LA FLOTTE ALLEMANDE PERD SIX NAVIRES

Deux croiseurs et deux contre-torpilleurs coules au large d'Heligoland. — Un autre navire coule dans la mer de Chine. — Un troisieme croiseur en feu sur le point de couler.

Londres, 29.—Il est annoncé que la flotte anglaise a coulé deux croiseurs et deux contre-torpilleurs allemands au large d'Héligoland.

Un troisième croiseur ayant pris feu a sombré.

L'on rapporte qu'aucun vaisseau anglais n'a été coulé dans le combat et que les pertes de vies du côté des Anglais ne sont pas considérables.

Outre les deux contre-torpilleurs et les trois croiseurs, plusieurs des contre-torpilleurs furent endommagés.

* * *

Che Foo, Chine, 29.—12 h. 45 p.m.—Le contre-torpilleur anglais "Welland" a attaqué et coulé le contre-torpilleur allemand "S-90".

LES DETAILS DE LA BATAILLE NAVALE

New-York, 29.—Un cablogramme de Londres, spécial à la "Tribune", dit:

"Une victoire glorieuse a été remportée par la flotte anglaise.

Avec le courage et l'énergie indomptable qui ont rendu célèbres ces officiers anglais qui, plusieurs fois se sont aventurés entre les pattes de l'ennemi, les contre-amiraux Beatty, Christian et Moore ont conduit des opérations combinées dans les eaux d'Héligoland où l'ennemi avait déployé toutes ses forces.

"Leur triomphe fut complet. Le croiseur léger allemand "Mainy", un autre croiseur du type 'Koeln', et un troisième dont le nom est inconnu, furent détruits, de même que 2 contre-torpilleurs.

Ce récit n'est probablement pas complet; évidemment on avait préparé une attaque concentrée, comme le faisaient les vieux marins d'autrefois, afin de commencer dans l'obscurité et atteindre le point décisif au petit jour.

* * *

Londres, 29.—Le contre-amiral sir David Beatty commandait les forces anglaises et, avec une nombreuse flotte de contre-torpilleurs, de croiseurs (lourds et légers) et de sous-marins, attaqua les Allemands, dans le détroit d'Héligoland, de bonne heure, hier matin. Le croiseur cuirassé Mainz fut coulé dans un engagement avec l'escadre de croiseurs de combat coulait un autre croiseur de la classe du "Koeln".

Quand l'engagement fut devenu général, l'escadre anglaise se composait d'un escadre de croiseurs cuirassés, d'une escadre de croiseurs légers, et d'une flotille de torpilleurs et de sous-marins. Le contre-amiral sir David Beatty, le plus jeune amiral de la flotte anglaise, commandait le premier escadre composé des croiseurs Lion, Queen Mary, Princess Royal et New-Zealand.

Sir David Beatty est l'un des plus brillants officiers de la marine anglaise. La victoire a été complète. Les vaisseaux anglais n'ont presque pas souffert. Tous les navires étaient en bon ordre, après le combat. Le pointage des artilleurs anglais a été remarquable. Tous les coups portaient, les torpilleurs allemands s'enfuyaient pour se mettre à l'abri d'un feu terrible et soutenu. Les pertes des Allemands ont été très considérables; outre deux vaisseaux coulés, plusieurs autres furent sérieusement endommagés. Les pertes anglaises se chiffrent à quelques morts et blessés.

Les seuls stratégistes s'attendaient à ce que l'escadre anglaise prît l'offensive. Les armateurs avaient décidé depuis longtemps que l'escadre attendrait simplement, et se contenterait de tenir les Allemands bloqués afin de se préparer à les attaquer lorsqu'ils tenteraient de sortir.

Mais apparemment les Anglais eurent vent que le temps était favorable pour frapper un coup décisif et ils en profitèrent.

Londres est dans la jubilation d'une extrémité à l'autre depuis que cette nouvelle lui est parvenue. Chaque théâtre et chaque Music Hall en donne la lecture du haut de la scène.

AMNISTIE

M. A.-J.-H. Dubuc, consul belge à Winnipeg, informe les Belges qui sont inscrits comme déserteurs qu'ils pourront bénéficier de l'amnistie s'ils se rendent, à leurs frais, sous les drapeaux d'ici au 4 octobre, date du dernier délai.

DANS LA PRUSSE ORIENTALE

La défaite de trois corps d'armée allemands s'est changée en déroute

Londres, 26.—Une dépêche de Saint-Pétersbourg au "Daily Mail" dit:

"La défaite de trois corps d'armée allemands par les Russes, dans la Prusse orientale, a été convertie en déroute par l'arrivée à propos, sur les arrières des positions allemandes, d'un corps d'armée russe venant de Varsovie.

"Ce corps d'armée, très puissant, tourna complètement les positions allemandes sur les lacs Mazur et son mouvement offensif, s'étendant sur un vaste front à l'ouest, fut dirigé vers Allenstein.

"Par suite, le 20e corps allemand fut pris comme une noix entre les mâchoires d'un casse-noisettes.

"Les chefs des deux armées russes, se montrant à la hauteur de la situation, agirent avec énergie et rapidité.

Il existe en Russie un homme qui a le droit d'être placé au premier rang parmi les organisateurs de la victoire et qui cependant s'est vu contraint de rester éloigné des champs de bataille; c'est le général Sukhomlinoff. Il a réorganisé l'armée russe. Grâce à lui, les troupes russes sont admirablement équipées et l'esprit des soldats est aussi enthousiaste que celui de la nation.

"La défense allemande en Prusse orientale est formée de quatre lignes parallèles, solidement fortifiées, se dirigeant du nord au sud. Chacune d'elles est adossée à des obstacles naturels. Sur les trois premières lignes, on trouve de nombreux lacs. La quatrième, et la plus forte, suit le cours de la Vistule et s'étend depuis la frontière russe jusqu'à la Baltique.

"Outre ces lignes de défense, les Allemands ont, au nord-est, la formidable forteresse de Koenigsberg, dont les positions avancées s'étendent jusqu'à Libau et Tapiau. Elle est située sur le flanc de l'armée d'invasion russe et doit forcément être investie, nécessitant le détachement d'une force russe considérable.

Les trois premières lignes de défense sont munies de fortifications très étendues dans l'intervalle des lacs, spécialement à Boyen et à Allenstein, ne laissant que des défilés relativement étroits pour le passage des armées. Le pays est rempli de travaux fortifiés provisoires et de tranchées, dont la plupart sont armés de canons de gros calibre. Une attaque de front serait une tâche ardue.

"La Vistule, large, suivant les endroits, de 500 à 1,000 mètres est gardée par six forteresses, dont les plus importantes sont Thorn, au sud, et Dantzick, au nord. Entre elles sont placées les forteresses de Tardon, de Kulm, de Groudens et de Marienbourg."

LES VAMPIRES ALLEMANDS

Un officier français blessé, qui appelle au secours, est volé par un officier allemand

Paris, 29.—Un lieutenant de dragons français, blessé et actuellement soigné dans un des hôpitaux de Paris, raconte, dans l'édition du soir du "Matin", un acte de barbarisme allemand.

Il fut blessé à l'épaule, alors qu'à la tête de cinq hommes, il chargeait une patrouille allemande. Son cheval fut tué sous lui et il resta étendu, à moitié évanoui, auprès de son ordonnance, tombé comme lui. Des Allemands passèrent bientôt près de là et il cria au secours.

"Pour toute réponse, continue-t-il, un officier allemand s'approcha, tira son revolver de sa ceinture et me le déchargea à bout portant dans l'abdomen, fouilla mes poches et me laissa pour mort."

Plus tard, le lieutenant fut emporté par son ordonnance, qui avait fait semblant d'être mort, se rappelant qu'on lui avait dit que c'était le meilleur moyen à employer quand on se trouvait dans un mauvais pas.

ST-BONIFACE

Souscriptions nouvelles à la Société de l'Aide aux Drapeaux.

Mmes Gautier, Bourgouin et Haggarty	$211.00
Mmes Gautier, Bourgouin et Haggarty	$293.00
John Leslie	25.00
Geo.-F. Stephens et Co	25.00
Marshall-Wells et Co	50.00
Canadian Fairbanks Morse Co., Ltd	25.00
S. G. Mgr L.-P.-A. Langevin, Arch. de Saint-Boniface	100.00
Adhémard Renuart, Saint-Pierre	10.00
Victor Renuart, Saint-Pierre	5.00
Emery Turenne, Saint-Pierre	5.00
Louis Nicolas, Saint-Pierre	.50

* * *

MM. J.-A. Marion et Siméon Dussault, membres de la commission scolaire, ont tenu, vendredi soir, une assemblée dans le district qui avant son annexion à celui de Saint-Boniface s'appelait Saint-Isidore. Il s'agissait du transfert des élèves de l'école Saint-Isidore à l'Académie Saint-Joseph et à l'école Provencher. Ce serait à la fois une économie pour la commission scolaire et un avantage pour les élèves.

* * *

On proposera aux contribuables qui vivent près de Bleauville d'envoyer leurs enfants aux écoles de Saint-Boniface. Les mêmes raisons seront invoquées.

* * *

M. L. Senez, fils de M. David Senez, de la rue LaVérendrye, est parti samedi pour Montréal. Il étudiera au Grand Séminaire.

* * *

A sa dernière réunion, le conseil municipal a voté la somme de $300 pour venir au secours des familles des réservistes français et belges. Il fut aussi décidé de poursuivre les travaux entrepris.

* * *

M. et Mme A.-A. Couture sont revenus d'un voyage dans l'Ontario.

* * *

M. Narcisse Deslauriers est de retour de la province de Québec. Il quitta Beauharnois le 25 dernier et revint en visitant les principales villes des Etats-Unis: Chicago, Minneapolis, Chippewa Falls, Duluth, etc. M. Deslauriers enseignait l'an dernier à Saint-Claude. Cette année, il enseignera à l'école Provencher.

* * *

Les classes de l'école Provencher s'ouvrent aujourd'hui. Il y aura cette année seize classes.

* * *

Les cours de l'école Normale ont commencé ce matin sous la direction de M. Roger Goulet. Il y a vingt élèves.

* * *

BAPTEMES

27 août. Joseph-Arthur, fils de Jean Daoust et de Emélia Valiquette. Parrain, Charles Cusson; marraine, Elizabeth Dufort.

27 août. Lucienne, fille de J.-L. Laplante et de Meriza Brais. Parrain, Ludger Brais; marraine, Herminilda Emard.

30 août. Gérard-Gustave, fils de Joseph Van Demaille et de Marie Verhaeghe. Parrain, Pruneau Verhaeghe; marraine, Romanie Déforsé.

30 août. Joseph-Adrien, fils de Maxime Landry et de Alice Boivin. Parrain, Arthur Boivin; marraine, Irma Lammens.

30 août. Marie-Elodie, fille de Magloire Lacroix et de Joséphine Dufault. Parrain, Maxime Dufault; marraine, Marguerite Dufault.

* * *

SEPULTURES

31 août. Joseph-Alfred, fils de Wilfrid Proulx, décédé à l'âge de neuf mois.

QUE FONT LES ZEPPELINS?

Ils ont été jusqu'ici bien inoffensifs

Paris, 29.—Les ballons dirigeables Zeppelin, dont les Allemands attendaient de grandes choses, semblent, jusqu'à présent, avoir été inoffensifs, d'après l'opinion qui prévaut à Paris.

Des quinze Zeppelins que possédait l'armée allemande, un, croit-on, a été mis hors d'usage par les canons des forts de Liège, le 6 août; un autre a été démoli dans son hangar, à Metz, par l'aviateur français capitaine Finck; les aviateurs belges en ont découvert deux autres dans la forêt entre Metz et Aix-la-Chapelle, qui paraissaient avoir été brisés par les vents; enfin, un cinquième a été abattu par les canons français à Badonwiller, près de Lunéville.

On suppose que deux de ceux qui restent sont sur la frontière russe et les autres à Cologne, Hambourg, Kiel et sur la frontière française.

SACRE-COEUR

UN COURS COMMERCIAL

L'école du Sacré-Coeur s'ouvrira demain. Aux quatre classes de l'an dernier, on en a ajouté une cinquième dont le professeur sera Melle Dostert, graduée de l'Académie Sainte-Marie. Cette amélioration assure aux élèves finissants, au cours commercial, tout le temps de leur professeur.

L'école du Sacré-Coeur est affiliée au Central Business College. Les élèves subiront les examens subis par les étudiants de cette institution commerciale et auront droit aux mêmes diplômes. C'est dire que notre école offre aux enfants de la paroisse tout ce qu'ils peuvent désirer en fait d'études commerciales avec en plus une étude du français, de la religion et de l'histoire qu'ils ne sauraient trouver dans un collège commercial.

* * *

ILS ENTRENT AU JUNIORAT

Comme toutes les paroisses françaises, celle du Sacré-Coeur donne de ses enfants à Dieu. Cette semaine, deux des élèves finissants de l'an dernier sont entrés au Juniorat de Saint-Boniface. Ce sont M. Wilfrid Piédalue, fils de M. A.-S. Piédalue, et M. Léandre Gauthier, fils de M. Edmond Gauthier, de la rue Lipton.

PREMIERE SOIREE

La première soirée au profit de l'Ecole du Sacré-Coeur a eu lieu jeudi dernier. Il y eut bonne assistance et beaucoup d'entrain et de gaieté. Les cravates s'enlevèrent haut la main, les heureux acheteurs s'empressant de rejoindre celles qui détenaient les coquets bonnets prenaient en leur compagnie le goûter. Un joli programme musical fut exécuté. Nous mentionnerons tout spécialement Melle Lemieux, de Saint-Boniface, et Mme Bourque. Deux prix avaient été offerts par Mme J.-O. Morin, l'un pour le plus joli bonnet, le second pour le plus original. Le premier fut gagné par Melle A. Patenaude, le second, par Melle Jolys.

NAISSANCE

Mme Jules Gourdeau: une fille baptisée Marie-Flore-Juliette.

MENACES ALLEMANDES

Le Belgique regrettera de s'être opposée à l'Allemagne et l'Angleterre paiera cher son intervention.

Londres, 29.—Les journaux de Londres citent un passage du journal allemand "Taglische Ruildschau" où il est dit que la Belgique regrettera amèrement le jour où elle osa s'opposer à la puissante Allemagne, sa voisine. Quant à la Grande-Bretagne, ajoute le journal, elle paiera cher son intervention dans cette guerre, car elle verra sous peu l'Allemagne établir pour toujours une base navale sur les côtes de la Belgique.

Les organes pangermanistes déclarent que les parties de la Belgique qui ont été ravagées par les troupes allemandes seront incorporées d'une façon permanente dans l'empire allemand.

* * *

Londres, 24.—Le correspondant du "Daily Mail" à Rotterdam cite un article de la "Gazette de Cologne" ayant rapport aux impositions de guerre levées sur les villes de Bruxelles et de Liège. Il est dit:

"Cette imposition de guerre est une punition des mauvais traitements que les Belges ont fait subir aux Allemands, il y a quinze jours, quand les Allemands innocents ont été abandonnés à la fureur de la foule de Bruxelles.

"Les faits qui se sont passés seront toujours une tache pour l'honneur de la Belgique.

"Nous avons examiné quel serait le moyen de nous venger et il semble qu'il n'y en a aucun, sauf ceux fournis par des procédés légaux.

"Un autre moyen serait une imposition de guerre approuvé par les lois nationales."

"Les Belges supporteront toutes les charges autorisées par la loi, telles que l'obligation de loger les troupes, de les nourrir, jusqu'à ce que toutes leurs ressources soient épuisées, afin que les citoyens se rendent bien compte que de poursuivre des femmes sans défense est une chose bien différente que d'avoir un ennemi dans leur propre pays.

"La punition légale réservée aux offenses des Belges sera aussi forte que la loi pourra le permettre."

Département des patrons



Joli patron pour gingham, calico, toile à dessins, coton crêpe uni et autres tissus pouvant être lavés. Blouse ample à la mode avec manches unies, longues ou courtes, fermeture sur le côté ou le devant. Les manches et le col carré sont mis en relief par une bordure. La jupe est en trois morceaux avec ceinture régulière ou élevée, fermant sur le devant ou le côté et un peu de bordure.

Le patron No 6,716 est pour mesures de buste de 34 à 46 pouces. La grandeur moyenne demande 4¼ verges d'un tissu de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Ce costume est surtout nouveau par la fermeture de la sous-blouse. Le dos et le devant sont sans couture avec lacets aux épaules et sur la fermeture. Le pantalon ouvre sur les coutures de côté et se termine par un bord droit. Le veston est uni, ouvrant sur le devant et se terminant par un collet décolleté ou montant. Les manches peuvent être longues ou courtes.

Le patron No. 6,750 est pour enfants de 2, 4, 6 et 8 ans. La grandeur moyenne demande pour le veston et le pantalon, 2¼ verges d'un tissu de 36 pouces de large, pour le sous-veston ½ verge d'un tissu toile de 36 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.
Département des patrons, La Liberté B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No.......... Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jour doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

Brisé par l'asthme.—Les attaques répétées d'asthme conduisent le malade à un état de découragement faiblesse. On devrait de bonne heure se servir du remède du docteur Kellogg contre l'asthme qui, plus que tout autre remède, agit rapidement sur les conduits de la respiration et apporte du soulagement et du bonheur. Nul foyer où l'on souffre de l'asthme ne se peut passer de ce remède.

La charité ornes les pensées profondes.

* * *

L'obscurité est le royaume de l'erreur.

* * *

Il n'y aurait point d'erreurs qui ne périssent d'elles-mêmes rendues clairement.

LE PLAN D'OFFENSIVE FRANCO-ANGLAIS ECHOUE

Les alliés se replient en bon ordre sur leurs positions retranchées. — Les pertes sont très élevées des deux côtés

Paris, 25.—Le ministère de la guerre communique la note suivante:

"Leur plan d'attaque ayant échoué par suite de difficultés imprévues, les Français et les Anglais se sont repliés sur leurs positions retranchées."

• • •

LA BATAILLE CONTINUE

Paris, 24.—"La bataille continue, acharnée, sur toute la ligne, dit un communiqué officiel publié cet après-midi. Les pertes sont déjà très sérieuses des deux côtés.

"Une de nos armées s'approche de Neufchâteau et attaque les forces allemandes, venues du Luxembourg, et qui occupent la rive droite de la rivière Semoy.

"Une autre armée, partie de Sedan, a traversé les Ardennes et attaqué un corps d'armée allemand qui s'engageait entre la Lesse et la Meuse.

"Une troisième armée, massée près de Chimay, s'avance entre la Sambre et la Meuse pour attaquer l'aile droite des Allemands. Cette troisième armée est soutenue par un fort effectif de troupes anglaises venues des environs de Mons."

• • •

UNE ESCADRE ANGLAISE DEVANT OSTENDE

Une escadre anglaise composée de deux dreadnoughts, deux croiseurs, deux sous-marins et de six contre-torpilleurs est arrivée en vue d'Ostende. Elle bombardera les Allemands s'ils s'avancent vers les côtes.

Le bourgmestre a prié l'amiral de ne pas ouvrir le feu avant que les autorités belges le jugent nécessaire.

• • •

LES ANGLAIS TIENNENT BON

Londres, 24.—Le bureau officiel des nouvelles a publié aujourd'hui la note suivante:

"Les forces anglaises se sont battues toute la journée de dimanche et bien avant dans la nuit dans les environs de Mons. Elles n'ont pas perdu un pouce de terrain".

• • •

LES PERTES BELGES

Le correspondant du "Daily Telegraph" à Amsterdam dit que les pertes totales des Belges jusqu'à ce jour doivent se monter à 10,000 hommes, tués, blessés ou prisonniers.

• • •

LES LOCOMOTIVES BELGES EN FRANCE

Paris, 29.—Trois cents locomotives des chemins de fer de Belgique sont arrivées dans les dépôts de la Compagnie du Nord afin d'empêcher aux Allemands de s'en servir pour le transport de leurs troupes.

• • •

L'OPINION DANS LES MILIEUX MILITAIRES RUSSE

Une dépêche de Saint-Pétersbourg au "Times" dit que dans les milieux militaires on est persuadé que les Allemands ne pourront pas battre les alliés.

Les Russes ne croient pas à la présence d'Autrichiens en Alsace. Toute l'armée autrichienne, disent-ils, est massée sur la frontière russe à l'exception de l'armée engagée contre la Serbie et le Monténégro.

LA POSITION DES ARMEES ALLEMANDES

Rotterdam, 29.—D'après certains renseignements de source autorisée, on peut établir ainsi la position des armées allemandes:

L'aile droite, qui se trouve au sud d'Anvers, prend la direction de Lille. Une seconde armée se dirige sur Maubeuge; une troisième cherche à réduire au silence les forts de Namur.

Une autre armée est massée dans le Luxembourg.

• • •

LA CHUTE DE NAMUR

Londres, 28.—Le correspondant du "Times" à Paris, qui depuis le matin se trouvait sur le champ de bataille, raconte qu'il a rencontré à quelques kilomètres de Philippeville, un officier belge et le payeur général de Namur qui lui ont dit que la ville de Namur avait été occupée par les Allemands.

La ville aurait eu à subir un terrible bombardement et le feu des Allemands était si bien réglé, que leurs premiers coups de canons ont fait cesser le feu du fort Marchovelette, situé au nord-est de la ville et du fort Maizeret situé à l'est. Le fort Audoy a aussi beaucoup souffert et a été presque mis hors d'action.

Le correspondant ajoute:

"Les Allemands sont entrés dans la ville sans qu'on leur oppose une sérieuse résistance. Le fort Daxe, placé au sud-ouest de la ville et le fort Wepion, situé sur la rive opposée de la Meuse, ainsi que la ligne des forts situés au nord de la ville, tiennent toujours.

"Bien que l'on ait tendu dans tous les alentours de la ville des fils de fer barbelés, traversé par un courant de 1,500 volts et que l'on ait jeté partout du verre cassé en abondance, Namur est tombé dimanche entre les mains des Allemands.

Les Belges ont évacué la ville avec ordre. Toutes les voitures et les automobiles avaient été enlevées et le chef de gare a quitté la ville sur la dernière locomotive emportant sous son bras, la boîte contenant l'argent qui se trouvait à la gare à ce moment. Les soldats belges au nombre de 3,000, ont passé dans les lignes françaises protégés par la cavalerie."

Le correspondant ajoute:

"Les Allemands ont tout fait pour s'emparer des deux rives de la Meuse, presque jusqu'à Dinant. Néanmoins, ils laissent derrière eux, six des neuf forts de Namur, qui comme on s'y attend bien, les tiendront encore longtemps en échec.

LA MARCHE IRRESISTIBLE DES ARMEES RUSSES

Les Allemands ont été surpris par la rapidité de la marche en en avant des soldats du tsar. — Les Russes espèrent être à Berlin dans trois semaines

Saint-Pétersbourg, 28.—Un communiqué de l'état-major, parlant des opérations militaires dans la Prusse orientale, dit:

"L'armée allemande dans la Prusse orientale a battu en retraite, par marches forcées. Une partie de cette armée s'est concentrée dans la forteresse de Koenigsberg.

"Les Allemands ont abandonné un ancien fort situé près de la rivière de l'Augerapp sans tirer un coup de feu.

Les routes situées au-delà de cette rivière sont couvertes de cartouches, d'obus, de sacs servant aux soldats abandonnés par l'ennemi pour faciliter sa retraite.

"Nos troupes ont occupé les villes d'Insterburg et d'Augerburg, cette dernière située à environ cinquante kilomètres d'Intersburg (Prusse orientale).

"Les 23 et 24, dans la région de Kedenburg, un engagement a eu lieu entre les troupes russes et des forces allemandes importantes. Nous avons été victorieux, mais ce combat a causé la mort de nombreux soldats.

"Dans la même région, le 20e corps d'armée allemand, composé de trois légions, a occupé les places fortes d'Orlau et de Frankenau.

"Dimanche et lundi, nos troupes, ayant à faire front à des retranchements dont les environs se trouvaient garnis de fils de fer barbelés, ont attaqué ces positions, se servant à cet effet de grenades lancées à la main et de leurs baïonnettes. Vers onze heures, l'aile gauche de l'armée allemande se trouvait cernée par nous et battait en retraite sur Osterode, abandonnant plusieurs canons des mitrailleuses à tir rapide, des caisses de munitions et des prisonniers."

• • •

Londres, 28.—Une dépêche de Saint-Pétersbourg à l'Exchange Telegraph Company donne un résumé du communiqué du chef de l'état-major russe et ajoute que, pendant que l'aile droite de l'armée russe pénètre en Prusse et que l'aile gauche entre dans la Galicie, le centre, composé de la partie la plus imposante de l'armée russe, s'avance, dit-on, sur Posen, sans bruit, mais avec des forces importantes.

Le correspondant du "Times" à Saint-Pétersbourg annonce que les Allemands qui ont battu en retraite à marches forcées, après avoir été défaits par les Russes à Gumbinnen, rassembelnt une partie de leurs forces à Koenigsberg.

La place forte allemande, située sur la rivière de l'Augerabb, a été abandonnée sans qu'aucun combat se soit livré.

Les routes, ajoute le correspondant, se trouvant au-delà de cette rivière sont couvertes de cartouches, de sacs de cuir et de fournitures militaires jetés à la hâte par les Allemands en fuite. En attendant, l'armée de Vilna est occupée à repousser le premier corps allemand vers Dantzig. Il s'agit de savoir maintenant si les forces allemandes pourront se retirer et combien il faudra de temps aux Russes pour occuper le territoire placé à l'est de la Vistule. Ils rencontreront là des villes allemandes bien fortifiées.

Les Russes sont, dit-on, arrivés samedi dernier à Marienbourg, ville située à environ quarante kilomètres de Dantzig.

Les Allemands ont eu, à Gumbinnen, tous les avantages du nombre et de la position. Les meil leurs soldats devaient gagner et ce sont les Russes qui ont eu l'honneur de la victoire.

Des représentants de toutes les plus nobles familles de l'empire y ont trouvé la mort.

La "Novoe Vremya", de Saint-Pétersbourg, publie un compte-rendu de ce qu'il appelle la charge mémorable de la garde impériale russe à Gumbinnen, pendant le dernier combat où les Russes ont eu la victoire:

"Les Allemands, dit ce journal, occupaient une position dans un petit village, d'où ils lançaient un feu nourri sur les troupes russes. L'ordre fut donné à la cavalerie d'imposer silence aux canons des Allemands. Le premier escadron se précipita sur la batterie qui, tirant à bout portant, causait de grands dégâts dans les rangs de l'armée russe et anéantissait complètement l'escadron.

"Un second escadron se précipita à son tour et aurait subi le même sort si, à ce moment critique, un troisième escadron n'était venu à la rescousse, sabrant les canonniers et mettant en déroute tous les Allemands.

"Les Allemands s'enfuirent alors comme des lapins, abandonnant et jetant de tous côtés épées, casques et vêtements pour pouvoir ainsi, dans leur course folle, mieux échapper à la fureur des cavaliers russes."

• • •

Saint-Pétersbourg, 28.—Les Allemands dans le district d'Elbing (Prusse occidentale), voisin de la Vistule, ont pris la fuite dans la direction de l'ouest, redoutant l'avance de l'armée russe.

SUCCES RUSSES EN AUTRICHE

Saint-Pétersbourg, 28.—L'état-major russe, dans une communication officielle publiée aujourd'hui, certifie que ses armées continuent l'offensive.

"L'arrière-garde autrichienne, dit le bulletin, secondée par l'artillerie, a essayé d'entraver notre marche sur la rivière Sereth, dans la région de Tarnopol, mais après une série de combats, fut repoussée.

"Nous continuons à prendre l'offensive. Nous avons pris de nombreux caissons de munitions, deux canons à tir rapides et quantités d'approvisionnements.

"Au sud de Gronbeschove, nous avons descendu un aéroplane autrichien, tuant 2 officiers et blessant un troisième.

"Notre cavalerie a détruit les communications de chemins de fer près de Kamenka."

LA MARCHE IRRESITIBLE DES ARMEES RUSSES

Saint-Pétersbourg, 29.—On admet officiellement ici que les plans de l'armée russe comportent une attaque sur Berlin d'ici trois semaines. On déclare en même temps que non seulement la mobilisation russe est complètement terminée, mais encore que 8,000,000 d'hommes sont actuellement sous les armes.

Les troupes ont été divisées en quatre armées qui sont expédiées, par les centres de mobilisation, l'une après l'autre, de façon que les vides, causés dans les rangs de l'armée de tête par chaque bataille, soient comblés par des troupes prises dans l'armée qui la suit.

• • •

Saint-Pétersbourg, 29. — La communication officielle suivante vient d'être publiée:

"L'offensive que nous avons prise dans la Prusse orientale et en Galicie, le 25 août, a fait marcher notre armée de succès en succès. De tous côtés les Allemands ont battu en retraite et se sont retirés sur Koenigsberg et Allenstein."

En Galicie, nos troupes s'avancent avec rapidité sur Lemberg et y seront bientôt arrivées.

Notre cavalerie a poursuivi partout l'ennemi et nos troupes d'avant-garde ont livré de fréquents engagements avec les Autrichiens qui, chaque fois, ont été battus et mis en déroute.

Le ministère de la guerre déclare aussi que le service de l'intendance est excellent. Les mesures prises pour les approvisionnements de l'armée sont si complets, assure-t-on, qu'il ne sera pas nécessaire de "vivre sur le pays ennemi".

En raison des forces énormes qui seront sur le terrain des opérations, on dit que le plan général offensif ne comporte pas la prise d'assaut des lignes fortifiées allemandes. Au lieu de cela, les Russes essaieront de les isoler les unes des autres, laissant à chacune d'elles une force suffisante pour assiéger les garnisons et pour prévenir et repousser toute attaque sur leurs flancs ou sur leurs lignes de communication.

• • •

Saint-Pétersbourg, 29. — D'après tous les rapports qui ont été publiés, les Allemands ont été surpris par les Russes, grâce à la rapidité des mouvements exécutés par la cavalerie et par la rencontre de l'armée russe dans le district de Mazur, qui, cependant, était protégé par cinq lignes de défense.

Après la prise de Gumbinnen et d'Insterburg, ligne de défense la plus forte, la ligne d'Augerburg a été prise sans qu'aucun combat n'ait été livré.

Les mouvements rapides de l'armée russe, le passage de la rivière Angerapp et la bataille qui s'est livrée dans le nord de Neidenbourg et où les Russes ont été victorieux, a décidé du sort des fortifications centrales.

Le fort Boyen est entouré de tous côtés par nos troupes, qui pourront pénétrer maintenant sans difficulté aucune, dans la Prusse orientale.

Les Autorités militaires russes ont fait défendre aux soldats d'utiliser les vivres et le fourrage abandonnés par les Allemands dans l'est de la Prusse, en raison des cas d'empoisonnements qui s'étaient produits à Eydtkunnen, Gumbinnen et Interburg.

• • •

Londres, 29.—On a annoncé officiellement, dit le correspondant de l'Exchange Telegraph Co., à Saint-Pétersbourg, que l'armée russe s'avance dans la Prusse orientale avec des forces auxquelles les Allemands ne peuvent résister. Les Allemands se sont retirés à Osterode, ville de la Prusse orientale située à environ 150 kilomètres à l'ouest de Gumbinnen.

Une dépêche de Saint-Pétersbourg au "Post" commente l'excellence des recrues venant s'ajouter chaque jour à l'armée et qui paraît inépuisable.

"La Russie n'aura pas de difficulté à trouver 20 millions d'hommes pour achever l'oeuvre commencée par ses troupes déjà exercées au combat.

"Du reste, c'est la première fois, de mémoire d'homme, que l'armée russe est entrée en campagne avec une armée si bien équipée, ayant des munitons amplement suffisantes et commandée par des officiers parfaitement exercés et ayant su tirer parti de la sévère leçon que leur avait donnée la campagne russo-japonaise.

"L'histoire de cette campagne montre ce que les soldats russes accomplissent, même quand ils sont mal nourris et mal équipés, mais dans les conditions où se trouve l'armée à l'heure actuelle et combattant pour une cause qu'il comprend et approuve, on ne doit pas s'étonner beaucoup que le soldat russe ait montré, cette fois, qu'il pouvait tenir en échec l'armée allemande.

"L'armée allemande envoyée sur la frontière pour s'opposer à l'avance de l'armée russe est découragée et démoralisée. La ville de Koenigsberg, où trois corps d'armée allemands se sont réfugiés, est située de telle sorte qu'une armée suffisamment forte pourra arriver à s'en emparer pendant que le reste de l'armée russe pénétrera dans l'intérieur de l'Allemagne et il est fort douteux que l'Allemagne possède de ce côté un nombre suffisant de soldats pour s'opposer à l'avance de l'armée russe."

Suivant une dépêche envoyée de Copenhague au "Chronicle", un marchand arrivé de Berlin a raconté que les trains de Koenigsberg à Berlin étaient bondés de réfugiés, ce qui prouve que les habitants ont été avisés de quitter la ville.

L'APPUI DE L'ANGLETERRE

"Nous aurons sur le champ de bataille une armée digne de la puissance de l'empire britannique", dit lord Kitchner.

Londres, 26.—Lord Kitchener a prononcé hier, comme ministre de la guerre, son premier discours à la chambre des lords.

Après avoir déclaré qu'il n'occuperait le poste de ministre de la guerre que pendant la durée des hostilités, lord Kitchener ajouta:

"Il y aura des batailles sérieuses qui soumettront à une dure épreuve les forces de notre empire et exigeront de notre peuple des sacrifices considérables. Nous les supporterons pour notre honneur et pour le maintien de notre situation dans le monde. Ces sacrifices seront partagés par nos "dominions" qui envoient déjà des contingents et aident de toutes les façons la mère-patrie.

"Notre corps expéditionnaire est entré en campagne et s'est avancé jusque près de Mons. Nos troupes ont été en contact, depuis 36 heures, avec des forces supérieures allemandes, et elles se sont comportées selon les meilleures traditions de l'armée britannique, faisant preuve de la plus grande bravoure. Les mouvements qu'elles ont eu à exécuter ont été de ceux qui exigent la plus grande solidité de la part des hommes et de l'habileté du commandement."

Lord Kitchener fait savoir ensuite qu'il a envoyé au général French une dépêche ainsi conçue:

"Félicitez vos troupes de leur splendide conduite. Nous sommes fiers d'elles."

Lord Kitchener fait remarquer que la guerre causera de grandes pertes en hommes, mais il exprime l'assurance que le peuple anglais est pleinement préparé à supporter tous les sacrifices. Le ministre de la guerre ajoute:

—Nous savons que le peuple français apprécie à sa valeur notre assistance; il sait que l'entrée en campagne de nos troupes est un puissant facteur tendant à restreindre la sphère et la durée des hostilités.

"Si la situation stratégique l'avait permis, c'est avec joie que nous nous serions rangés aux côtés de la vaillante armée belge, dans la lutte superbe et acharnée dont nous avons été témoins. Mais, quoique cette satisfaction ne nous ait pas été permise, la Belgique connaît nos sympathies pour elle dans ces heures de souffrances, et l'indignation que nous a causée le coup dont on l'a frappée. Elle sait aussi que nous sommes résolus à ce qu'aucun de ses sacrifices ne reste vain.

"Nous avons encore de vastes réserves chez nous et dans nos domonions. L'Inde, le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande nous envoient de puissants contingents."

"Déjà plus de 70 bataillons se sont bravement offerts pour aller combattre sur le continent; quand ils seront entraînés et organisés en formations plus importantes ils seront à même de prendre leur place devant l'ennemi.

"Les cent mille hommes demandés tout d'abord sont déjà virtuellement sous les drapeaux.

"L'empire avec lequel nous sommes en guerre a fait appel à sa population mâle presque tout entière. De notre côté nous observerons le principe suivant: tandis que ses forces maxima subiront une diminution constante, les renforts que nous préparons augmenteront régulièrement et continuellement jusqu'à ce que nous ayons sur le terrain une armée qui, par son importance et sa qualité sera digne de la puissance et de la responsabilité de l'empire britannique.

"Je ne puis dire, dans l'état de choses actuel, quelle sera la limite des forces nécessaires, ni quelles mesures devront être prises pour les approvisionner et les entretenir.

"L'importance de l'armée que nous sommes en train de former est considérable et s'élèvera probablement d'ici six ou sept mois à un total de trente divisions qui devront être continuellement maintenues sur le champ des opérations.

"Mais si la guerre se prolongeait, ou si la fortune nous était contraire, nous serions obligés de demander à la nation, à l'empire tout entier, des sacrifices beaucoup plus grands que ceux que nous lui demandons aujourd'hui. Nous avons la conviction que si nous étions obligés de demander de pareils sacrifices ils ne nous seraient refusés ni par le parlement ni par le peuple."

MESURES DE PRECAUTION

Tout est préparé en vue d'un siège possible de Paris

Paris, 30.—On a annoncé officiellement que Paris allait être mis en état de supporter un siège, au cas où cette alternative se produirait. Cette question a été étudiée par M. Millerand, le nouveau ministre de la guerre, et par les bureaux du ministère, et on s'occupe de déterminer quelles sont les mesures à prendre pour mettre la capitale en état de subir un siège et de repousser l'invasion.

M. Millerand et les chefs de bureau du ministère de la guerre se réuniront chaque matin pour discuter les détails de l'énorme affaire qu'est la mise en état de défense de l'immense camp retranché que Paris est peut-être appelé à devenir.

Le gouvernement prend la précaution d'envoyer la plus grande partie des blessés dans les villes du sud et de l'ouest de la France, et n'en garde que peu à Paris. Les réfugiés venant de Belgique et du nord de la France ne sont pas autorisés à rester à Paris. La capitale ne peut servir que de station de transbordement pendant le voyage vers les régions du Sud ou de l'Ouest.

Les Américains et les autres étrangers commencent à se rendre compte qu'on ne désire plus leur présence à Paris.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de hopatente de préemption peut être obmestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. COREY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.